

Université de Montréal

Le processus de passage à l'acte homicide chez les femmes

Par
Marie-Soleil Morin

École de criminologie
Faculté des arts et des sciences

Mémoire présenté à la Faculté des études supérieures
en vue de l'obtention du grade de maîtrise
en criminologie
option avec mémoire

août 2018

© Morin, 2018

Résumé

Objectif : Ce mémoire avait pour objectif de comprendre comment les femmes en viennent à commettre un homicide, plus particulièrement, le processus par lequel la violence létale féminine se produit.

Méthode : Pour atteindre cet objectif, huit entrevues semi-dirigées ont été réalisées auprès de femmes francophones, détenues ou en libération conditionnelle, ayant commis un homicide. Les participantes étaient rencontrées à l'Établissement de détention Joliette ou dans la communauté. Ensuite, les entrevues ont été retranscrites, puis organisées à l'aide du logiciel. Les données ont été analysées selon la méthode de théorisation ancrée.

Résultats : Les résultats ont permis d'élaborer le premier modèle descriptif des homicides intra et extra familiaux chez les femmes. Ce modèle se divise en quatre phases. La première phase se concentre sur les trajectoires de vie adverses des femmes auteures d'homicide, de l'enfance à l'âge adulte. Ces trajectoires sont caractérisées par des victimisations ainsi que des difficultés personnelles et relationnelles. La deuxième phase porte sur la période qui précède le délit. Cette phase comprend une exposition répétée à des épreuves, une accumulation de souffrances intériorisées, des lacunes dans la résolution de problème et une explosion de colère menant à la décision de commettre un homicide. La troisième phase décrit le déroulement du délit selon une planification explicite ou une décision spontanée. Enfin, la dernière phase concerne l'évolution des réactions des femmes auteures d'homicide, des instants suivant le délit à plus long terme. Les résultats indiquent des similitudes entre les femmes ayant commis un homicide et les femmes ayant commis un acte de violence non létal, notamment l'historique de victimisations. Toutefois, le modèle met aussi en lumière des particularités propres aux femmes faisant usage de violence létale, lorsqu'elles sont comparées aux femmes faisant usage de violence générale, soit la tendance à adhérer à un mode de vie généralement conformiste.

Mots-clés : Femmes délinquantes, homicide, homicide conjugal, infanticide, violence

Abstract

Objective: The purpose of this study was to understand how women come to commit homicide, more particularly, the offence-process by which the female lethal violence occurs.

Method: To reach this goal, semi-structured interviews were conducted with eight French-speaking women sentenced for homicide. They were either incarcerated or released on parole. The participants were interviewed at the Joliette Institution for women or in the community. Then, the interviews were transcribed and organized by means of the software NVivo. The data was analyzed according to the grounded theory data-analysis method.

Results: The results allowed to develop the first descriptive model of women's family and nonfamily homicide. This model is divided in four phases. The first phase focuses on the adverse life trajectories of the female perpetrators of homicide, from childhood to adulthood. These trajectories are characterized by victimizations as well as personal and relationship difficulties. The second phase relates to the period preceding the offence. This phase includes repeated exposure to hardship, accumulation of interiorized sufferings, lack of problem-solving skills and angry outburst leading to the decision of committing homicide. The third phase describes the progress of the offence according to an explicit planning or a spontaneous decision. Finally, the last phase traces the evolution of the female homicide perpetrators' reactions, in the moments following the offence and on a longer-term. The results indicate similarities between the women having committed homicide and women having committed a not-lethal act of violence, including the history of abuse. However, the model also highlights specificity to the female perpetrator of lethal violence, when they are compared with female perpetrator of general violence, which is the tendency to generally abide to a conventional lifestyle.

Keywords : female offender, homicide, female intimate partner homicide, infanticide, violence

Table des matières

Résumé.....	i
Abstract.....	ii
Table des matières.....	iii
Liste des figures	vi
Remerciements.....	viii
Introduction.....	1
1. Recension des écrits.....	4
1.1 La violence des femmes.....	5
1.1.1 Prévalence	5
1.1.2 Types de violence et caractéristiques.....	6
1.2 L’homicide.....	9
1.2.1 Portrait sociodémographique des femmes ayant commis un homicide.....	10
1.2.2 Historique criminel et victimes.....	10
1.2.3 Consommation de substances intoxicantes.....	11
1.2.4 Santé mentale.....	12
1.2.5 Différences sexo-spécifiques	13
1.2.6 Catégories de l’homicide	15
1.3 Théories explicatives de l’homicide	17
1.3.1 L’homicide, une transaction situationnelle (<i>Homicide as a Situated Transaction</i>).	17
1.3.2 La théorie de l’auto-justice (<i>Self-help Theory</i>)	19
1.3.3 La théorie du comportement homicidaire chez les femmes (<i>Theory of Homicidal Behaviour Among Women</i> (HBAW))	20
1.4 Modèles du processus menant les femmes à commettre un acte violent.....	23
1.4.1 Modèle du processus de l’agression (<i>Pathways Model of Assault (PMA)</i>)	23
1.4.2 Modèle féminin de l’agression violente (<i>Women’s Violent Offense Model</i> (WVOM))	25
1.4.3 Le processus de passage à l’acte violent chez les femmes	28
2. Problématique	33
3. Méthodologie	37

3.1 Participantes	38
3.2 Entrevue	39
3.3 Procédure	41
3.4 Analyse des données	42
3.5 Échantillonnage.....	46
4. Résultats	48
4.1 Trajectoires de vie.....	49
4.1.1 Environnement familial négatif	49
4.1.2 Difficultés relationnelles et personnelles	53
4.2 Période prédélictuelle.....	55
4.2.1 Difficultés conjugales	55
4.2.2 Problèmes émotionnels	56
4.2.3 Accumulation d'émotions négatives.....	59
4.2.4 Recherche de solutions	60
4.3 Période délictuelle.....	61
4.3.1 Planification du délit.....	61
4.3.2 Exécution de l'homicide	65
4.4 Période postdélictuelle	67
4.4.1 Réactions émotionnelles	67
4.4.2 Stratégies d'évitement.....	70
4.4.3 Résolution	72
5. Discussion	74
5.1 Première phase : les trajectoires de vie	75
5.2 Deuxième phase : la période prédélictuelle	79
5.3 Troisième phase : la période délictuelle.....	82
5.4 Quatrième phase : la période postdélictuelle	84
5.5 Les limites de l'étude	85
Conclusion	87
Références.....	90
Annexes.....	i
Annexe I.....	ii

Annexe II	v
Annexe III	vi
Annexe IV	ix

Liste des figures

Figure 1.	Phase I - Trajectoires de vie.....	50
Figure 2.	Phase II - Période prédélictuelle	57
Figure 3.	Phase III - Période délictuelle	62
Figure 4.	Phase IV – Période postdélictuelle	68

*À toutes ces femmes survivantes de polyvictimisations, merci de vous être dévoilées si
ouvertement.*

Remerciements

À ma directrice, madame Franca Cortoni qui a été la première à me soutenir dans ce projet académique : merci pour ton indéniable disponibilité, tes encouragements en période de doutes et ta vision aiguisée des problèmes sociaux sous-jacents à la criminalité des femmes. Tu as été une continuelle source d'inspiration et le moteur de mon dépassement de soi.

À Geneviève St-Hilaire qui a accepté de me guider dans l'analyse de mes données : merci pour ta rigueur de travail et ton intérêt porté aux femmes et à la violence.

À ma famille, particulièrement à ma défunte tante et ma mère qui m'ont toujours poussée à l'atteinte d'une éducation supérieure : merci d'avoir planté en moi la semence du savoir et merci d'avoir toujours cru en mon potentiel. À mon conjoint avec qui je partageais le rêve de réaliser un projet de maîtrise : merci pour ton soutien indéfectible, ta compréhension et ton humour combien salubre tout au long de ces dernières années.

À mes amies et amis, surtout Ève-Marie, Fadia, Julia, Tamara et Hanane, merci pour votre écoute, votre aide pour la correction de mes figures et la correction de mon mémoire. La vraie richesse est d'avoir des amis sur qui compter, je suis comblée.

Introduction

L'homicide est un domaine principalement masculin. En effet, seulement 10 % de femmes sont responsables des homicides, et ce, tant au Canada qu'à l'étranger (Goetting, 1988; Juristat, 2015; Kirkwood, 2003; Putkonen, Weizmann-Henelius, Lindberg, Rovamo et Häkkänen, 2008; Yourstone, Lindholm et Kristiansson, 2008). Ce faible taux expliquerait le peu d'intérêt que la littérature porte au phénomène de la violence homicide chez les femmes, qui pourtant est persistante à travers les décennies (Caman, Kristiansson, Granath et Sturup, 2017; Juristat 2015).

Les explications théoriques qui permettent de comprendre l'homicide perpétré par les femmes sont peu nombreuses et limitées. Trop souvent, ces théories ont été développées à partir de recherches menées auprès des hommes pour être ensuite appliquées aux femmes, sans égard aux différences de genre (Cortoni, 2009). Pourtant, il a été démontré sur le plan de la criminalité que les caractéristiques et les besoins des femmes ne sont pas les mêmes que ceux des hommes (Barker & Tavcer, 2018 ; Blanchette & Brown, 2006). Il devient donc important de prendre ces différences en considération dans le développement d'explications entourant la violence homicide chez les femmes.

Les recherches sexo-spécifiques de la littérature sur les homicides commis par les femmes se centrent principalement sur le contexte de violence conjugale (Jurik et Winn, 1990; Peterson, 1999; Swatt et He, 2006; Weizmann-Henelius et al., 2012) ou sur les mères tuant leur enfant (Bar et Beck, 2008; Bourget et Bradford, 1990; D'Orban, 1979; Spinelli, 2005; Wilczynski, 1997). Peu de théories sont répertoriées sur d'autres types d'homicides. Pourtant, il existe une portion considérable d'homicides commis par les femmes qui est perpétrée en dehors du

contexte conjugal ou filial. En effet, entre 24 et 46 % des victimes d'homicide par les femmes sont des amis, des connaissances ou des étrangers (Hoffman, Lavigne et Dickie, 1998; Kirkwood, 2003; Moen, Nygren et Edin, 2015; Yourstone, Lindholm et Kristiansson, 2008). Les explications sur la violence homicide des femmes envers des victimes autres que des membres de la famille sont rares et moins élaborées que pour les homicides conjugaux ou d'enfants. Par conséquent, la violence homicide perpétrée par les femmes est méconnue, ce qui souligne la nécessité d'approfondir les connaissances sur ce type de violence extrême.

Ce mémoire a pour objectif de comprendre comment les femmes en viennent à commettre un homicide, plus particulièrement, le processus par lequel la violence létale féminine se produit. Le premier chapitre portera sur l'état des connaissances sur la violence par les femmes, particulièrement sur l'homicide, les définitions de la violence et de l'homicide seront présentées, un portrait social des femmes auteures d'homicide sera dressé et les modèles explicatifs de la violence et de l'homicide seront exposés. Le deuxième chapitre exposera la problématique. Le troisième chapitre détaillera la méthodologie privilégiée dans le cadre de l'étude. Les résultats seront décrits au quatrième chapitre. Enfin, une discussion sur les résultats et la conclusion suivront.

1. Recension des écrits

1.1 La violence des femmes

Qui sont les femmes qui commettent des délits, à qui s'en prennent-elles, pour quelles raisons, de quelle façon et à quel moment passent-elles à l'acte ? Ces questions entourant la criminalité des femmes ont longtemps été ignorées dans la littérature. Par conséquent, les particularités propres aux comportements criminels, aux motivations et aux rôles des femmes dans le passage à l'acte violent demeurent mal comprises. Au Canada, les femmes représentent entre 7 et 15 % de la population carcérale fédérale et provinciale (Reitano, 2017). Malgré la faible proportion de criminalité dont les femmes sont responsables (Barker, 2018), il n'en demeure pas moins qu'elles ont toujours commis des infractions de violence, ce qui mérite de s'y attarder afin de trouver des explications pour mieux comprendre la violence perpétrée par les femmes.

1.1.1 Prévalence

La violence chez les femmes semblerait être un phénomène à la hausse (Bell, 2004; Benda, 2005; Pollock et Davis, 2005). Au Canada, entre 1981 et 2001, le nombre de femmes condamnées pour un crime violent a quadruplé et en 2011, ce taux était en hausse de 34 % (Robitaille et Cortoni, 2018). De plus, même si les femmes contribuent en moindre proportion que les hommes à la criminalité de nature violente (Cortoni, 2009; Chesney-Lind et Pasko, 2013) au Canada, parmi les femmes qui comparaissent devant les tribunaux, 22 % le sont pour un délit contre la personne (Hotton Mahony, 2011). Cette tendance est variable outre-mer. D'après les statistiques officielles gouvernementales des arrestations aux États-Unis et en Angleterre, parmi toutes les femmes arrêtées, entre 14 et 34 % (Ministry of Justice UK, 2016; Snyder, 2012) le sont pour un crime contre la personne. Les raisons de cette hausse ne sont pas claires, mais plusieurs auteurs s'entendent pour l'attribuer aux changements sur les plans

sociaux et pénaux plutôt qu'à une réelle augmentation de la violence chez les femmes (Belknap, 2015; Robitaille et Cortoni, 2018; Pollock et Davis, 2005). Par exemple, la hausse de la violence des femmes est faussement attribuée à une perception sociale des femmes comme étant plus violentes, en raison de leur émancipation, qui les place face à autant d'opportunités criminelles que les hommes. Un autre exemple est d'attribuer cette hausse à la politique pénale rendant les arrestations en matière de violence conjugale obligatoire pour la partie qui agresse, qu'elle soit un homme ou une femme (Pollock et Davis, 2005), alors qu'elle pourrait être simplement attribuée à des changements de loi (par ex., l'arrestation automatique de la femme si elle a frappé son conjoint pour se défendre). Par contre, malgré cette augmentation du nombre de condamnations en matière de violence chez les femmes, le taux de récidive chez ces femmes est nettement plus bas que le taux de récidive chez les hommes violents (Putkonen, Komulainen, Virkkunen, Eronen et Lönnqvist, 2003).

1.1.2 Types de violence et caractéristiques

Les manifestations de violence chez les femmes sont variées, mais peuvent être divisées en deux catégories, soit la violence générale et la violence sexuelle. La violence sexuelle étant très différente de la violence générale (Cortoni, 2018), elle n'est pas incluse dans le présent mémoire. La violence générale regroupe les voies de fait, la violence conjugale et l'homicide. Les profils des femmes violentes peuvent être hétérogènes, dépendamment du type d'infraction commise, du contexte, des victimes et des motifs de passage à l'acte. La recherche indique que les femmes coupables de voies de fait, comparées aux délinquantes non violentes, tendent à être plus jeunes, à ne pas posséder d'emploi, à avoir des antécédents criminels précoces et à avoir été victimes de sévices physiques durant l'enfance (Pollock, Mulling et Crouch, 2006). De plus, certains facteurs de vulnérabilité sociaux, familiaux et individuels

prévalent chez les femmes qui ont recours à la violence générale (Murdoch, Vess et Ward, 2010; Pollock et al., 2006; Putkonen et al., 2003; St-Hilaire, 2012), comparativement aux femmes auteures d'homicide. Les facteurs de vulnérabilité retrouvés le plus souvent chez les femmes violentes sont la pauvreté (Batchelor, 2005; Hien, 1998; Pollock et al., 2006), le fait d'être témoin de violence dans la famille d'origine (Babcock, Miller et Sicard, 2003) ou d'avoir elles-mêmes été victimes de violence, les troubles de personnalités, la toxicomanie et les comportements de violence envers elles-mêmes comme les tentatives de suicide (Batchelor, 2005; Putkonen et al., 2003).

Considérant leur historique, il n'est pas surprenant que les femmes, comparativement aux hommes, aient davantage recours à la violence afin de soulager une accumulation de tensions (Campbell, 1993). Cette accumulation peut être liée à la colère et la méfiance envers autrui entraînées par les expériences de victimisations que les femmes ont subies durant leur enfance (Batchelor, 2005; Cortoni et Robitaille, 2013). La présence de cognitions hostiles est aussi détectée chez certaines femmes qui vont blâmer autrui pour leurs comportements agressifs (Robitaille et Cortoni, 2014; Sommers et Baskin, 1993). Finalement, il a été démontré que les femmes commettent la plupart de leurs crimes violents dans le cadre d'un conflit interpersonnel (Bellard et Herzog-Evans, 2010; Weizmann-Henelius, Viemerö et Eronen, 2003).

L'ensemble des caractéristiques décrites touche plusieurs sphères de vie des femmes, autant dans leur environnement que sur le plan personnel et social. En ce sens, Cortoni et Robitaille (2013) mettent de l'avant que les caractéristiques individuelles à elles seules ne peuvent

expliquer la violence des femmes, mais c'est plutôt l'interaction entre les facteurs contextuels et individuels qui permet de mieux comprendre cette violence. En particulier, les recherches démontrent un lien entre la victimisation et la violence chez les femmes (Weizmann-Henelius, Viemerö et Eronen, 2004). Dans son étude menée auprès d'un groupe de filles victimisées et d'un groupe contrôle afin d'examiner le rôle des victimisations dans le développement de comportements criminels, Widom (2000) a démontré que les femmes victimes d'abus et de négligence durant l'enfance étaient presque deux fois et demie plus susceptibles de se faire arrêter à l'âge adulte pour un délit de violence. Ces femmes étaient aussi plus à risque de consommer des drogues et de l'alcool et d'adopter des comportements violents durant des périodes de vie stressantes.

La violence dont les femmes sont auteures en contexte conjugal demeure mal comprise (Robitaille et Cortoni, 2018). Selon les données officielles de Statistique Canada, 80 % des victimes de violence conjugale sont des femmes (Sinha, 2013). Pourtant, certaines recherches mettent en lumière l'existence de la violence dite symétrique, soit que les femmes s'engagent autant que les hommes dans la violence conjugale et qu'il y a autant de femmes que d'hommes victimes de violence conjugale (Archer, 2000; Kimmel, 2002; Sader, Roy et Guay, 2017). En revanche, le motif le plus commun de la violence conjugale perpétrée par les femmes est la légitime défense comme réponse à la violence de leur partenaire (Dasgupta, 2002; Miller et Meloy, 2006; Swan et Snow, 2003), ce qui alimente les débats quant à la vraie nature de la violence conjugale des femmes.

Les conséquences découlant des expériences de victimisations parmi les femmes violentes sont multiples. Widom (2000) a identifié des problèmes de santé mentale et physique, une faible estime de soi et un sentiment de manque de contrôle sur sa vie. De plus, la violence au sein d'une relation de couple en vient à être normalisée (DeHart, 2009). Cette forme de banalisation est confirmée par Gilfus (1993), qui a trouvé que les femmes incarcérées, pour la plupart, considéraient comme normal le fait de vivre de multiples victimisations. Une autre conséquence de la victimisation chez les femmes est une inclinaison envers la violence (Widom, 2000), ce qui nous mène vers la forme de violence la plus grave : l'homicide.

1.2 L'homicide

L'homicide fait référence aux termes légaux de meurtre, homicide involontaire ou infanticide (Hoffman, Lavigne et Dickie, 1998; Jurik et Winn, 1990; Moen, Nygren et Edin, 2015; Putkonen, Weizmann-Henelius, Lindberg, Rovamo et Hakkanen, 2008). Trois types d'homicides perpétrés par les femmes sont généralement répertoriés, chaque type d'homicide étant défini en fonction du lien qui unissait la femme à la victime. Le premier type d'homicide est l'homicide conjugal. Il fait référence au meurtre du partenaire intime ou ex-partenaire, marié (e) ou non, conjoint (e) de fait ou non (Bellard et Herzog-Evans, 2010; Weizmann-Henelius et al., 2012). Le second type d'homicide, l'homicide d'enfant biologique ou le filicide, correspond au meurtre d'un enfant par son parent (Dodson et Cabage, 2016; Smith, 2006). Il se décline en termes précis lorsque la victime est très jeune. Ainsi, le néonaticide fait référence au meurtre d'un nouveau-né âgé de moins de 24 heures (Ducroix et Vacheron, 2016; Resnick, 1969; Smith, 2006), alors que l'infanticide vise un bambin de moins d'un an (Dodson et Cabage, 2016; Smith, 2006). Le troisième type d'homicide inclut tous les autres types de

victimes. Cet homicide sur un tiers peut signifier le meurtre d'un autre membre de la famille, d'un (e) ami (e), d'une connaissance ou d'un étranger (Kirkwood, 2003).

1.2.1 Portrait sociodémographique des femmes ayant commis un homicide

La littérature indique que la majorité des femmes auteures d'homicide sont typiquement âgées entre 30 et 40 ans (Goetting 1988; Moen et al., 2015; Muftic et Baumann, 2012). Les femmes qui tuent un membre de leur entourage ou leur bébé naissant ont tendance à être plus jeunes avec une moyenne d'âge de 33 ans, comparativement à 41 ans pour les homicides conjugaux (Kirkwood, 2003; Moen et al., 2015). La majorité des femmes auteures d'homicide sont en relation maritale et la plupart des femmes ont au moins un enfant au moment du délit (Goetting 1988; Hoffman, Lavigne et Dickie, 1998; Léveillé et Trébuchon, 2017; Yourstone, Lindholm et Kristiansson, 2008). Un statut économique précaire est répertorié à travers la littérature chez près de la moitié des femmes responsables d'homicide. Cette proportion de femmes a une faible scolarité, est sans emploi et bénéficie de l'aide sociale (Goetting 1988; Jurik et Winn, 1990; Kirkwood, 2003; Weizmann-Henelius et al., 2012).

1.2.2 Historique criminel et victimes

Les études rapportent que certaines femmes auteures d'homicide ont des antécédents criminels (Goetting, 1988; Moen et al., 2015, Yourstone et al., 2008), mais peu d'études s'attardent à la nature de ces antécédents. Hoffman et al. (1998) et Putkonen et al. (2011) ont trouvé que parmi les antécédents, les infractions contre la propriété sont en plus grand nombre, alors que les infractions liées à la violence ou aux drogues sont en moindre proportion. Eriksson et al. (2018) ont trouvé que les femmes qui ont perpétré un homicide envers un proche présentent

une criminalité de plus courte durée et moins fréquente que les femmes dont la victime n'était pas un membre de la famille.

Les victimes des femmes sont majoritairement des hommes (Goetting, 1988; Jurik et Winn, 1990; Pizarro, Dejong et Mc Garell, 2010). Ces victimes ont tendance à partager la même origine ethnique qu'elles (Goetting, 1988; Jurik et Winn, 1990). Pour le plus grand nombre, ces victimes sont connues des auteures de l'homicide et sont liées à la sphère conjugale ou familiale (Goetting, 1988; Kirkwood, 2003; Moen et al., 2015).

1.2.3 Consommation de substances intoxicantes

La consommation de substances intoxicantes, particulièrement l'alcool produit un effet désinhibiteur qui facilite l'émergence de comportements violents (Boles et Miotto, 2003; Zhang, Welte et Wieczorek, 2002). Maintes études ont démontré que parmi les femmes qui ont commis un homicide, entre 20 et 59 % ont consommé de l'alcool au moment du délit et ce, peu importe le type de victimes (Bellard, 2010; Moen et al. 2015; Putkonen, Weizmann-Henelius, Lindberg, Rovamo et Häkkänen, 2008).

La consommation de drogues chez les femmes auteures d'homicide est également répertoriée dans la littérature, mais cette pratique tend à être moins fréquente que la consommation d'alcool. Quelques recherches indiquent qu'entre 18 et 38 % des femmes ont consommé des drogues au moment de l'homicide (Hoffman et al., 1998; Muftic et Baumann, 2012; Putkonen et al., 2008). En particulier, les femmes qui tuent un membre de leur entourage non familial ont tendance à avoir un historique de consommation de stupéfiants qui les emmène à fréquenter des environnements criminalisés et violents (Kirkwood, 2003).

Finalement, Hoffman et al. (1998) ont répertorié la présence d'un historique de consommation excessive d'alcool, de drogues ou de médicaments dans le passé de la majorité des femmes auteures d'homicide (62,7 %). Il est à noter que la surconsommation de médicaments est rarement relevée dans les études en lien avec l'homicide commis par les femmes.

1.2.4 Santé mentale

La recherche a démontré l'existence d'un lien entre la violence et la présence d'un trouble de santé mentale (Fazel et Grann, 2004; Shanda et al., 2004). Les personnes incarcérées, hommes et femmes confondus, qui ont un problème de santé mentale, commettent en plus grande proportion des délits violents en comparaison à celles qui n'ont aucun diagnostic (Silver, Felson et Vaneseltine, 2008). Au Canada, environ 35 % des femmes auteures d'homicide présentent un problème de santé mentale et le trouble de santé mentale le plus répandu chez ces femmes est la dépression majeure (Bourget et Gagné, 2002; Hoffman et al., 1998; Krischer, Stone, Sevecke et Steinmeyer, 2007). Il n'est donc pas surprenant qu'un historique de tentatives de suicide soit présent chez certaines femmes ayant commis un homicide (Bourget et Gagne, 2002; Kirkwood, 2003; Swatt et He, 2006; Trébuchon et Léveillé, 2017; Weizmann-Henelius et al., 2012).

Les troubles de personnalités, toutes catégories confondus, sont également associés aux comportements violents chez les femmes (Putkonen et al., 2003; Weizmann-Henelius, Viemerö et Eronen, 2004). Plusieurs études ont démontré que la majorité des femmes commettant un homicide avait un trouble de personnalité, sans toutefois spécifier le trouble précis (Bourget et Bradford, 1990; Putkonen, Weizmann-Henelius, Collander, Santtila,

et Eronen, 2007; Weizmann-Henelius et al., 2012). Il existe, par contre, quelques résultats démontrant une plus grande prévalence de troubles de personnalité de type cluster B (histrionique, narcissique, limite, antisociale) chez les femmes auteures d'homicide comparativement aux types cluster A (paranoïaque, schizotypique, schizoïde) et C (évitante, dépendante et obsessionnelle-compulsive) (Putkonen et al., 2008; Weizmann-Henelius et al., 2012).

1.2.5 Différences sexo-spécifiques

Comme la littérature le révèle, les hommes et les femmes qui commettent un homicide ne sont pas similaires. En particulier, des différences sont trouvées dans les caractéristiques en lien avec leur mode de vie, les motifs de passage à l'acte et les relations entretenues avec leur victime.

Les femmes ont un plus bas taux de criminalité violente et sont moins susceptibles d'avoir un casier judiciaire que les hommes (Jurick et Winn, 1990; Yourstone, Lindholm et Kristiansson, 2008). Elles ont tendance à mener un mode de vie plus stable, à avoir un logement, à cohabiter avec leur partenaire ou à être mariée et à avoir des enfants. En comparaison, les hommes auteurs d'homicide ne cohabitent pas nécessairement avec leur conjointe ou sont célibataires (Goetting, 1988; Hoffman et al., 1998; Yourstone et al., 2008).

Par ailleurs, une distinction quant aux motifs du passage à l'acte s'observe. Parmi les auteurs d'homicide conjugal, les femmes ont surtout tendance à commettre l'homicide dans un contexte où elles sont victimes de violence conjugale, parfois par légitime défense. En contraste, les hommes assassinent plutôt leur victime dans un contexte de rupture amoureuse (Dobash et Dobash, 2011; Moen, Nygren et Edin, 2015). Dans le contexte de filicide,

plusieurs femmes passent à l'acte en raison des difficultés éprouvées quant à leurs responsabilités parentales (Alder et Baker, 1997; Kirkwood, 2003), alors que certains hommes commettent leur crime dans un contexte de séparation actuelle ou imminente avec la mère des enfants (Bourget et Gagné, 2005; Marleau, Poulin, Webanck, Roy et Laporte, 1999).

Des distinctions entre les hommes et les femmes sont aussi observables quant au moyen préconisé pour passer à l'acte. Par exemple, dans les cas d'homicide-suicide, les hommes ont davantage tendance à s'en prendre à tous les membres de leur famille immédiate, soit leur conjointe et les enfants, alors que les femmes vont habituellement tuer seulement leur(s) enfant(s) et non le conjoint (Byard, Knight, James et Gilbert, 1999). Chez les hommes, le filicide est généralement commis de façon plus violente, à l'aide d'une arme à feu, tandis que les femmes ont plutôt recours à l'empoisonnement (Byard et al., 1999; Farrell, 2017). En contexte d'homicide conjugal, les femmes utilisent davantage le couteau que les hommes (Jurik et Winn, 1990; Swatt et He, 2006).

Les liens unissant l'auteur de l'homicide à sa victime sont différents, basés sur le sexe de l'auteur. Les femmes ont plus tendance à tuer une personne avec qui elles avaient un lien de proximité comme le conjoint, alors que les hommes tuent davantage une personne avec qui le lien était plus distant, soit une connaissance ou un étranger (Jurick et Winn, 1990; Moen et al., 2015; Yourstone et al., 2008).

Enfin, sur le plan comportemental, les femmes ayant commis un homicide présentent moins de caractéristiques antisociales et agressives que les hommes (Falk et al., 2017; Trägårdh, Nilsson, Granath et Sturup, 2016).

En résumé, les femmes auteures d'homicide démontrent des caractéristiques sociodémographiques, sociales, individuelles, relationnelles, comportementales et sexo-spécifiques qui indiquent, pour la plupart, une absence d'antécédent criminel, un mode de vie généralement stable et un passage à l'acte plus tardif. La présence de consommation d'alcool au moment de la perpétration du délit et des problèmes de santé mentale sont fréquents. Ces caractéristiques peuvent être regroupées afin de décrire les diverses catégories d'homicide existant chez les femmes.

1.2.6 Catégories de l'homicide

Hoffman et al. (1998) et Kirkwood (2003) se sont intéressées à la nature des homicides commis par les femmes ainsi qu'à leurs victimes. L'étude d'Hoffman et al. (1998), menée auprès de 181 femmes incarcérées au Canada pour homicide, a permis de dégager quatre catégories d'homicide, soit : l'homicide commis lors d'un autre délit, l'homicide commis à la suite d'une victimisation sexuelle, l'homicide conjugal et l'homicide d'un enfant. Ces quatre catégories décrites par Hoffman et al. (1998) mettent en lumière que le type de victimes se distingue par le mode de vie de l'auteure. Les femmes ayant commis un homicide envers un inconnu en contexte délictuel ou envers son agresseur en contexte de victimisation menaient un mode de vie marginal. Elles avaient des antécédents criminels, une faible scolarisation et consommaient de l'alcool ou des drogues. En contraste, les femmes ayant commis un homicide envers un membre de la famille (conjoint ou enfant) menaient un mode de vie stable.

Elles n'avaient aucun antécédent, avaient un emploi, des études postsecondaires, étaient en couple et avaient des enfants.

D'autres catégories d'homicide ont été identifiées par Kirkwood (2003) dans son étude menée auprès de 86 femmes ayant commis un homicide en Australie entre 1985 et 1995. Basée sur l'analyse d'entretiens qualitatifs sur les circonstances des homicides commis par des femmes, la chercheuse a identifié trois catégories d'homicide en fonction de la relation entre l'auteure de l'homicide et la victime.

La première catégorie décrit des relations de violence conjugale. Les femmes qui ont commis un homicide à l'égard de leur partenaire sont passées à l'acte dans un contexte de violence conjugale, soit spontanément à la suite d'une agression, soit de façon planifiée, par crainte d'être tuée. La deuxième catégorie, basée sur le vécu des femmes auteures d'homicide d'enfant, comporte des éléments de stress, de pauvreté et d'isolement social. L'homicide survient en raison de problèmes et pressions sociales associés aux rôles et responsabilités maternels de ces femmes. La troisième catégorie décrit un profil plutôt délinquant. La victime de l'homicide perpétré dans cette catégorie était typiquement un membre de leur entourage et l'homicide était lié à des conflits interpersonnels ou des gains financiers. Ces femmes avaient des antécédents de consommation de stupéfiants, elles côtoyaient des environnements violents et elles avaient recours à la violence.

Les recherches d'Hoffman et al. (1998) et de Kirkwood (2003) décrivent des contextes variés et complexes de l'homicide, révélant des circonstances de vie adverses ou de délinquance. Ces

recherches permettent de connaître les raisons qui motivent les femmes à commettre un homicide et qui est leur victime, mais elles n'expliquent pas la façon dont cette violence létale se développe.

1.3 Théories explicatives de l'homicide

Au bout du spectre de la violence se retrouve l'homicide, un phénomène qui demeure peu développé dans la littérature quand l'auteure est une femme. Il n'est pas surprenant que les explications sur le développement de la violence létale chez les femmes soient rares. De plus, rien de récent à titre de théorie explicative n'a été élaborée sur le sujet. Parmi les théories historiques, il existe deux théories neutres quant au genre, la transaction situationnelle et l'auto-justice, permettant de comprendre comment le comportement homicide survient, dans la littérature. Par contre, seulement une théorie spécifique aux femmes, la théorie du comportement homicide chez les femmes, y est retrouvée.

1.3.1 L'homicide, une transaction situationnelle (*Homicide as a Situated Transaction*)

Luckenbill (1977) a étudié l'interaction entre l'agresseur et sa victime pour comprendre le processus de commission de l'homicide à partir de 70 cas d'homicide survenus en Californie. L'auteur conçoit l'homicide comme une transaction situationnelle où chaque acteur y joue un rôle précis qui se définit en six étapes. La transaction situationnelle réfère à la séquence des interactions entre deux personnes le temps qu'elles sont en présence l'une de l'autre. D'après Luckenbill (1977), la transaction situationnelle de l'homicide commence par la provocation de la victime, suivie de la réplique de l'agresseur. La réponse de la victime suite à cette réplique devient alors un accord tacite pour avoir recours à la violence. Ceci mène à une bataille qui

mène au décès de la victime. La transaction se termine par les actions de l'agresseur, après l'homicide, qui dépendent de la relation entretenue avec la victime et de la présence de témoin. Luckenbill (1977) conclut que l'acte homicide n'est pas le résultat du comportement d'une seule personne et d'une victime passive, mais bien le résultat d'interactions dynamiques entre la victime, l'agresseur et les témoins. Il suggère aussi que l'acte homicide découle d'un accord entre les parties de recourir à la violence pour résoudre leur conflit. De plus, l'auteur affirme que ce processus de transactions de l'homicide serait applicable à tous les types d'homicides, sans égards aux variables d'âge, de sexe, de race, de lieu, d'usage d'alcool et de motifs, à l'exception de l'homicide d'un enfant en bas âge pour qui la participation est limitée.

Cette théorie ne peut clairement pas s'appliquer à tous les cas d'homicide perpétrés par les femmes. L'auteur soutient que la victime a un rôle à jouer dans la dynamique menant à son homicide. Pourtant, dans un cas d'infanticide, il est difficile d'envisager la part de responsabilité d'un bébé qui, par son âge, est vulnérable et n'a pas les capacités de se défendre. De plus, l'auteur affirme que la transaction situationnelle de l'homicide est un consentement à la violence. Or, dans les cas précis d'homicide conjugal où la légitime défense est exercée, l'acte homicide est un acte de survie et non un accord de violence. Les explications de Luckenbill (1977) n'englobent donc pas tous les types d'homicides commis par les femmes et tiennent seulement compte des facteurs situationnels. Des facteurs sociaux peuvent aussi être considérés dans l'explication du phénomène de la violence létale des femmes.

1.3.2 La théorie de l'auto-justice (*Self-help Theory*)

Peterson (1999) s'est basé sur la théorie de *Self-help* (Black, 1983) pour expliquer l'homicide conjugal perpétré par les femmes. Selon la conception de Black (1983), le crime est un mode de résolution de conflit dont le but est de se rendre justice soi-même, lorsqu'un déséquilibre de force ou de pouvoir est observé. L'homicide devient alors le moyen utilisé pour obtenir une « auto-justice ». Lorsque les parties impliquées (victime/agresseur) ont la perception que les représentants de l'ordre seront peu enclins à les aider, tel en contexte de violence conjugale, le recours à la violence létale est alors envisagé.

Pour expliquer comment les femmes victimes de violence conjugale arrivent à commettre un homicide conjugal, Peterson (1999) avance que certains facteurs sociaux, notamment l'isolement social et la pauvreté, contribuent à la perception des femmes que peu d'aide leur est disponible. Ainsi, ce statut social précaire conduit à moins d'accès aux mécanismes de contrôles sociaux formels. Ce contexte emmène certaines femmes à envisager le recours à l'homicide comme seule solution à la violence dont elles sont victimes.

La théorie de l'auto-justice est limitée à l'explication à l'homicide conjugal, mais elle pourrait être étendue à d'autres types d'homicides perpétrés par les femmes, puisque des inégalités au sein d'une relation peuvent s'observer dans des rapports autres que de nature conjugale. Par exemple, pour les cas d'homicide sur un membre de l'entourage, un déséquilibre de force pourrait être possible entre l'auteure de violence létale et sa victime si cette dernière est un voisin plus corpulent qui tente de l'attaquer. Par ailleurs, l'explication théorique de Peterson (1999) ne s'applique pas à toutes les femmes victimes de violence conjugale, car la majorité

n'en vient pas à commettre un acte d'une telle violence. En plus des facteurs sociaux, d'autres composantes entrent forcément en ligne de compte pour expliquer ce type de passage à l'acte, comme les contextes culturels, structurels et environnementaux.

1.3.3 La théorie du comportement homicidaire chez les femmes (*Theory of Homicidal Behaviour Among Women (HBAW)*)

La théorie du comportement homicidaire chez les femmes d'Ogle, Maier-Katkin et Bernard (1995) intègre des concepts issus de trois théories du comportement criminel pour expliquer l'homicide par les femmes. Les auteurs ont repris les travaux d'Agnew (1992) sur le *strain theory*, de Megargee (1966) sur les personnalités surcontrôlée et souscontrôlée et de Bernard (1990) sur l'agression chez les désavantagés sociaux pour élaborer une explication de la violence létale féminine selon différents contextes et en incluant des variables situationnelles, individuelles et structurelles.

Selon Agnew (1992), le niveau de déviance des femmes dépend du niveau de stress vécu, des contraintes à utiliser un mécanisme d'adaptation, et de leur disposition au crime. Mais, en dépit des facteurs de stress qu'elles vivent, les femmes ne font pas partie des groupes faisant le plus usage de violence. Ogle et al. (1995) expliquent qu'en raison de la socialisation des femmes voulant qu'elles n'expriment pas leur colère, elles ont tendance à intérioriser leurs émotions négatives en s'attribuant le blâme, plutôt que de blâmer des sources externes. Ces attributions internes font ressortir des mécanismes d'adaptation dans le but d'éviter la colère. Ceci augmente le niveau de stress des femmes, beaucoup plus que chez les hommes qui, eux, ont appris, en fonction des messages sociaux, à extérioriser la colère.

Ces mécanismes d'adaptation des femmes sont similaires au concept de la personnalité surcontrôlée de Megargee (1966) qu'il décrit comme la tendance générale chez certains délinquants à restreindre les manifestations de la colère, malgré de hauts niveaux de stress vécu. Ce type de personnalité peut parfois lever leur inhibition et exprimer une violence extrême. À l'opposé, la majorité des délinquants violents a plutôt une personnalité souscontrôlée, ayant peu de contrôle sur leurs impulsions. (Megargee, 1966). Ogle et al. (1995) avancent ainsi que le patron de violence des femmes auteures d'homicide s'explique par une personnalité peu violente, mais manifestant rarement une violence extrême.

Selon la théorie de Bernard (1990), un état de stress chronique vécu par des personnes désavantagées dans la société se solde en des explosions non focalisées d'actes d'agressivités. Ces actes ciblent des personnes vulnérables et visibles. Ogle et al. proposent que les femmes vivant une situation de violence conjugale à long terme ou celles vivant dans un contexte post-accouchement sont sujettes à vivre avec de multiples de stressseurs. Ces facteurs de stress sont propres à l'individu, tels que les blessures physiques, le contrôle, les difficultés financières, les responsabilités parentales. Ils peuvent aussi être liés à la société, soit la discrimination institutionnalisée selon laquelle les femmes sont assujetties aux rapports de domination des hommes. L'oppression sociale jumelée à l'isolement expliquent le fait que les femmes n'ont jamais appris à développer des mécanismes de saine régulation de la colère. Par conséquent, face à tous ces stress environnementaux, sociaux et culturels générant des émotions négatives, les femmes auteures d'homicide dirigent leur violence vers la source immédiate de leur colère (conjoint ou enfant).

Verona et Carbonell (2000) ont étudié la validité du concept d'hostilité surcontrôlée comme discuté par Ogle et al. (1995) auprès d'un échantillon de 186 femmes incarcérées. Les participantes étaient réparties en trois groupes : un groupe de femmes ayant commis un seul acte de violence, un groupe de femmes ayant commis des délits répétitifs de violence, et un groupe sans délit de violence. Le groupe de femmes ayant des délits de violence répétitifs présentait un patron d'hostilité sous-contrôlée. Ces femmes avaient plusieurs antécédents, avaient commis des voies de fait, avaient peu d'inhibition et exprimaient de l'agressivité lorsqu'elles vivaient une provocation quelconque. Aucune de ces femmes n'avait commis d'homicide et elles avaient des antécédents criminels généraux. Le groupe de femmes sans violence présentait un meilleur contrôle de l'hostilité. En contraste, les résultats ont démontré un patron d'hostilité surcontrôlée parmi les femmes ayant un seul acte de violence. Ces femmes avaient une courte fiche criminelle et la plupart avaient commis un homicide. Verona et Carbonell (2000) suggèrent que cette violence extrême était le résultat d'une accumulation d'événements de vie stressants et de relations suscitant de la colère et des frustrations. Ainsi, un historique de victimisations conjugales jumelé à l'intériorisation des émotions négatives qui en découlent expliquerait ce comportement de violence létale chez ces femmes.

En somme, la théorie du comportement homicidaire chez les femmes (Ogle et al., 1995) est la première qui tient compte non seulement des composantes contextuelles, mais également individuelles, affectives et comportementales, en plus d'être spécifique aux femmes. Elle fournit également un début d'explication de l'homicide par les femmes. Par contre, le processus par lequel les femmes ont commis l'acte homicide n'est pas élucidé par cette théorie.

1.4 Modèles du processus menant les femmes à commettre un acte violent

En contraste des théories qui datent, des recherches ont été menées plus récemment pour décrire les éléments qui mènent à l'acte délictuel. D'après Sutton et Staw (1995), un modèle descriptif peut aider à construire une théorie et à visualiser les relations entre des variables liées au phénomène étudié. L'utilisation de modèle sert donc à illustrer ces relations. Les modèles de passage à l'acte sont en ce sens utiles pour fournir des explications de la violence des femmes. Trois modèles du passage à l'acte violent par les femmes, dont deux sexo-spécifiques, sont retrouvés dans la littérature. Ces modèles ont été élaborés afin de fournir un portrait des facteurs cognitifs, comportementaux et contextuels associés à la violence chez les femmes. Le premier modèle, celui du processus de l'agression (Chambers, Ward, Eleccleston et Brown, 2011), est une adaptation d'un modèle masculin. En contraste, le modèle féminin de l'agression violente de Murdoch, Vess et Ward (2012) et celui du processus de passage à l'acte violent chez les femmes de St-Hilaire (2012), sont des modèles spécifiques aux femmes violentes.

1.4.1 Modèle du processus de l'agression (*Pathways Model of Assault (PMA)*)

En 2009, Chambers et ses associés ont développé le modèle descriptif du processus de l'agression chez les hommes à partir d'un échantillon de 35 hommes incarcérés pour des délits de violence. Les auteurs ont décrit chez ces hommes différentes combinaisons de réactions, croyances, émotions, et comportements menant à l'expression de la colère et de la violence. Cinq trajectoires du comportement violent, numérotées de un à cinq, font partie de ce modèle. Chambers et al. (2011) ont examiné si le modèle du processus de l'agression chez les hommes s'appliquait aux femmes. Basés sur les informations obtenues dans les entretiens semi-dirigés

menés auprès de 17 femmes condamnées pour des délits de violence, Chambers et al. (2011) ont classé leurs participantes dans les mêmes profils que ceux déjà établis dans la recherche sur les hommes.

Tout comme dans le modèle masculin, les trajectoires un à trois regroupent des femmes présentant une personnalité similaire à la personnalité souscontrôlée de Megargee (1966). Ces femmes proviennent d'un environnement familial non sécuritaire où elles ont été témoins ou victimes de violence, surtout de nature sexuelle. Elles éprouvent un sentiment de colère envers leur victime avant le passage à l'acte. Présentant des lacunes sur le plan de la résolution de problèmes, leur violence s'exprime promptement, par une escalade de conflits et une perte de contrôle. Les trajectoires quatre et cinq regroupent également des femmes présentant une personnalité similaire à la personnalité de type surcontrôlé de Megargee (1966). Ces femmes proviennent d'un environnement familial sécuritaire et mènent un mode de vie stable et non violent. Elles ont des aptitudes à la saine résolution de problèmes. Leur délit est un acte de violence isolé.

La comparaison des modèles masculin et féminin de Chambers et al. (2009, 2011) mets en lumière certaines différences sexo-spécifiques. Au sein de deux profils, la trajectoire un et deux, les femmes ont rapporté l'autodéfense comme motif de passage à l'acte, ce qui diffère des motifs identifiés par les hommes. Les participantes des trajectoires un à trois ont davantage tendance à avoir subi des victimisations sexuelles, contrairement aux participants masculins, pour qui ce type de victimisation était moins répandu. De plus, au sein de la trajectoire quatre, la violence s'avère plus circonstancielle chez les femmes, alors qu'elle tend

à être persistante chez les hommes. Ces résultats démontrent l'existence de différences entre les trajectoires des femmes et celles des hommes et, par extension, l'importance de développer des modèles exclusifs aux femmes.

1.4.2 Modèle féminin de l'agression violente (*Women's Violent Offense Model* (WVOM))

Afin de mieux comprendre la violence des femmes, Murdoch, Vess et Ward (2012) ont développé un modèle descriptif du processus de passage à l'acte violent spécifique aux femmes, le *Women's Violent Offense Model* (WVOM). Utilisant la théorisation ancrée, les auteurs ont élaboré leur modèle à partir d'entrevues complétées auprès d'un échantillon de dix-neuf femmes de Nouvelle-Zélande, incarcérées pour des délits d'homicide, d'homicide involontaire, de vol qualifié, de voies de fait grave et de voies de fait simples.

Le modèle féminin comprend quatre phases : la phase un porte sur les variables de l'historique ; la phase deux porte sur l'accumulation pré-délictuelle ; la phase trois décrit les variables délictuelles et la phase quatre, les variables post-délictuelles. La première phase, historique, décrit le passé des femmes, de l'enfance à l'âge adulte. Cet historique du passé est caractérisé par des expériences et une normalisation de la violence au sein des relations familiales, par des expériences de victimisation, par des lacunes sur le plan de la gestion des émotions et par des perceptions négatives de soi et des autres. Ces facteurs contribuent à la consommation de substances intoxicantes et à l'adoption d'un style de vie violent, indiquant la présence de stratégies d'adaptation négatives. La violence devient donc un moyen de se protéger d'un environnement perçu comme menaçant.

La seconde phase, l'accumulation pré-délictuelle, fait référence aux mois précédents le délit. Elle comprend les variables pré-délictuelles liées aux interactions entre la femme auteure de violence et sa victime : l'évènement déclencheur, les émotions négatives, les pensées soutenant le délit, la formation d'un objectif, et la planification. L'élément déclencheur est un incident survenant au sein de la relation entre la femme et sa victime qui suscite des émotions négatives telles la colère ou la jalousie. Ces émotions sont exacerbées par une accumulation de difficultés relationnelles et mènent à la rage ou à l'hostilité. L'incapacité de gérer ces émotions et l'incapacité de résoudre les problèmes mènent à vivre un stress. Sur le plan cognitif, les femmes croient ne pas avoir de pouvoir sur leur vie et toujours devoir être sur la défensive, ce qui développe l'idée que le recours à la violence est nécessaire. Le processus de décision est alors influencé par l'interaction entre l'élément déclencheur, le contexte et les cognitions. Un objectif est élaboré, soit de rétablir le mal en tuant ou en blessant la victime, soit de répondre à un besoin financier ou de consommation. L'objectif de répondre à un besoin spécifique vise un besoin sous-jacent comme entretenir une problématique de surconsommation ou avoir une entrée d'argent pour se nourrir, se loger. Ensuite, une planification implicite ou explicite est élaborée, sans considérer les conséquences négatives ultérieures. Dans le cas des femmes qui ont agi avec un complice, elles présentent plutôt une participation non intentionnelle, étant contraintes à se soumettre aux décisions du complice en question.

La troisième phase, les variables délictuelles, porte sur le déroulement du délit, incluant les comportements, les pensées, les émotions des femmes ainsi que les interactions entre la victime et le complice, le cas échéant. Cette phase comprend l'influence du contexte et des interactions entre la femme et la victime ainsi que l'évaluation de la réalisation de l'objectif de

blessier la victime pour arriver à ses fins. Une déconnexion à l'environnement immédiat et des émotions de rage envers la victime sont présentes, résultant en une incapacité de contrôler le comportement de violence. L'utilisation d'une arme s'en suit.

La quatrième phase, celle post-délictuelle, survient tout de suite après le passage à l'acte. Elle décrit des éléments internes ou externes mettant fin au comportement violent. Les éléments internes incluent la satisfaction ressentie à la suite de l'acte violent ou, inversement, la réalisation de la gravité des blessures causées à la victime. Les éléments externes incluent toutes actions d'un complice ou d'un témoin qui mettent fin à la violence.

Après le passage à l'acte, l'évaluation du risque de se faire appréhender par la police et des conséquences influence les actions qui suivent comme la fuite de la scène du délit ou continuer ses activités habituelles. Les émotions à cette phase sont le soulagement, la peur de se faire arrêter, l'absence d'empathie ou encore la culpabilité. La phase se termine par l'arrestation de la femme.

Basés sur leurs résultats, Murdoch et al. (2012) concluent que la violence des femmes est motivée par des décisions qui sont influencées par des affects négatifs, de la consommation de substances intoxicantes et des relations interpersonnelles déviantes. Ces décisions reflètent une tendance à gérer difficilement les émotions et une difficulté à résoudre les problèmes. Même si cette violence s'apparente à une violence expressive, les auteurs précisent que le modèle décrit aussi une violence instrumentale, lorsque le but est de répondre à un besoin. Cette violence est orientée vers un objectif d'autosatisfaction.

Ce modèle est intéressant, puisqu'il décrit deux types de motivation distincte de la violence des femmes, instrumentale ou expressive. Toutefois, l'échantillon étant composé d'un éventail de délits de violence, incluant l'homicide, le modèle ne fait aucune distinction entre les femmes auteures d'homicide et les femmes auteures d'agression de type général. Il n'est donc pas possible de savoir s'il existe des différences entre le processus menant à la violence létale et celui menant à la violence non létale chez les femmes.

1.4.3 Le processus de passage à l'acte violent chez les femmes

Afin de comprendre quels éléments jouent un rôle dans le processus conduisant la femme à commettre un acte violent et comment ces éléments interagissent au sein du processus, St-Hilaire (2012) a développé un modèle du processus de passage à l'acte violent exclusivement féminin. Ce modèle permet de comprendre le sens que les femmes donnent à leur violence et à la façon dont elles reconstruisent la trajectoire qui les a menées à commettre un tel acte. Pour ce faire, à l'aide de la théorisation ancrée, l'auteure a analysé les entrevues de 23 femmes incarcérées pour des délits de voies de fait et de tentatives de meurtre, excluant la violence conjugale ou sexuelle.

Le modèle se divise en quatre phases : le portrait de vie ; la période précédant l'acte de violence ; le déroulement de l'acte de violence et la période subséquente à l'acte de violence. La première phase, le portrait de vie, qui s'étend de l'enfance à la commission du délit, démontre la présence importante de difficultés dès l'enfance telles des victimisations multiples, de l'exposition à la violence, des relations conflictuelles avec la famille et d'avoir grandi dans un milieu où les parents ne répondaient pas à leurs besoins affectifs, d'encadrement et de sécurité. À l'adolescence et à l'âge adulte, ces femmes mènent un mode

de vie principalement marginal ou délinquant qui inclut, seul ou en combinaison, l'itinérance, la prostitution, la consommation d'alcool ou de drogues et la criminalité. Ce mode de vie facilite l'adoption d'un réseau social criminalisé et le comportement violent. Ces femmes ont peu de soutien social et ont typiquement des relations de couple comportant de la violence. Elles perçoivent ainsi normalement cette violence puisqu'elle fait partie de leur quotidien. À ces difficultés s'ajoutent des problèmes sur le plan personnel tels une faible estime de soi, une mauvaise gestion des émotions et une faible maîtrise de soi. Ces adversités entraînent une accumulation d'émotions négatives et d'épreuves qui mènent à l'utilisation de stratégies de résolution de problèmes inadéquates telle que la consommation de substances intoxicantes.

La deuxième phase couvre les mois et les semaines précédant le délit de violence et se divise en deux volets. Le premier volet se caractérise par une accumulation de difficultés générant des émotions négatives et le recours à des mécanismes d'adaptation non utiles comme la fuite. Le deuxième volet, la phase aiguë du processus, correspond aux instants avant l'acte de violence et est caractérisé par des événements problématiques comme des conflits, l'intensification de la consommation ou la perte d'un logement. Cette phase annonce le passage à l'acte violent et se termine par la planification spontanée, désorganisée ou organisée du délit qui varie en fonction du type de scénario de violence.

La troisième phase décrit le déroulement de l'acte qui varie selon le type de violence auquel la femme a recours, soit expressif ou utilitaire. La violence expressive se manifeste par une perte de contrôle face aux émotions de colère, d'injustice ou de peur ressenties au sein des interactions avec la victime. C'est une violence réactive qui apparaît dans un contexte où la

femme se sent menacée ou attaquée, menant à une montée de tension qui explose. L'acte de violence sert donc à neutraliser la victime, évacuer la frustration ou se défouler. L'intensité de l'expression de cette forme de violence est modulée par des facteurs inhibiteurs qui atténuent la violence comme la présence d'enfant sur les lieux du délit ou encore, des facteurs déclencheurs qui accentuent la violence, telle l'intoxication. Parfois, des stratégies autres que la violence sont utilisées pour résoudre le problème comme prendre du recul, fuir ou menacer. Lorsque ces stratégies sont efficaces, le dénouement n'est pas un acte de violence. Alors que si la stratégie n'est pas efficace, l'acte de violence se produit.

À l'opposé, la violence utilitaire se manifeste de façon calculée; elle est utilisée spécifiquement dans le cadre d'activités criminelles et elle procure une montée d'adrénaline lors de sa perpétration. Cette violence est un moyen d'arriver à ses fins, c'est-à-dire, pour obtenir un gain financier, une reconnaissance du milieu criminel ou pour contourner un obstacle comme un agent de sécurité. La violence utilitaire sert donc à commettre un vol qualifié, récolter des dettes de drogues pour une organisation criminelle ou éviter l'arrestation. Les émotions de colère envers la victime ou la peur de se faire arrêter sont présentes à ce stade-ci et peu de stratégies alternatives à la violence sont utilisées.

La quatrième phase, la période suivant le délit, décrit les conséquences de l'acte de violence, la compréhension de l'acte et les perceptions de soi. Les conséquences négatives sont typiquement l'incarcération ou la perte des liens familiaux. En contraste, les conséquences positives peuvent être des avantages financiers (lors de vol qualifié) ou l'acceptation par le milieu criminalisé. Les éléments liés à la compréhension du délit incluent l'incompréhension

de l'acte, l'attribution de la responsabilité du délit à des facteurs externes tels les victimisations antérieures ou l'alcool, et la minimisation des conséquences de l'acte. Ces éléments ont pour effet de supporter ou de favoriser le recours à la violence. Le passage à l'acte emmène aussi les femmes à se définir comme une personne violente, violente à certaines occasions seulement ou non violente, et ce, malgré le comportement de violence commis. La fin de cette phase décrit des émotions de regrets quant aux conséquences de l'acte sur soi ou sur la victime.

Selon le modèle du processus de passage à l'acte violent de St-Hilaire (2012), les violences perpétrées par les femmes sont non seulement de nature expressive et commises en contexte de défense ou de colère, mais aussi de nature utilitaire afin de combler un but spécifique. Cette forme de violence instrumentale se retrouve également parmi les femmes qui tuent un membre de l'entourage. Kirkwood (2003), Hoffman et al. (1998) et Murdoch et al. (2010) ont tous trouvé que certaines femmes tuent dans le but d'obtenir un gain financier. Ces femmes sont typiquement antisociales, et se caractérisent par des problèmes de consommation de drogue et le recours à la violence pour arriver à leurs fins. En contraste, le parallèle entre les femmes qui font usage d'une violence expressive et celles démontrant une violence létale de type expressif n'est pas clair.

Les modèles théoriques portant sur le processus de passage à l'acte violent ont été élaborés pour expliquer la violence générale chez les femmes. Plusieurs facteurs contribuent au développement de la violence, tels le milieu familial négatif, l'entourage criminalisé, les messages sociaux favorisant l'inhibition de la colère, l'accumulation de difficultés, les

problèmes de gestion des émotions et de résolution de problèmes. Les modèles décrivent aussi des modes d'expression de la violence de type expressif ou utilitaire selon divers contextes et motifs. Cependant, ces études n'expliquent pas comment se développe la violence létale, ni les composantes du processus de passage à l'acte homicide.

2. Problématique

Les théories et les modèles de passage à l'acte violent élaborés pour expliquer la violence générale et la violence létale chez les femmes démontrent que ces dernières ont généralement des caractéristiques communes quant à leur passé, leurs émotions et leurs pensées. Précisément, le développement des femmes violentes est marqué par un historique de victimisations et l'exposition à la violence (Jurik et Winn, 1990; St-Hilaire, 2012). De plus, les femmes usant de violence générale et létale ont tendance à accumuler des émotions négatives comme la colère (Campbell, 1993 ; Murdoch et al., 2012). Elles présentent généralement non seulement des cognitions qui normalisent le recours à la violence, mais également des lacunes sur le plan de la gestion des émotions, de la résolution de problème et du contrôle de soi (Robitaille et Cortoni, 2014 ; Murdoch et al., 2012; Ogle et al., 1995). Le déroulement du passage à l'acte violent chez les femmes comporte des similitudes avec le passage à l'acte violent des hommes, mais il existe des particularités propres à la femme (Chambers et al., 2011 ; St-Hilaire, 2012). Il est donc important d'étudier la violence des femmes indépendamment de celle des hommes.

Par ailleurs, lorsque les femmes qui commettent un homicide sont comparées à celles qui commettent un acte de violence générale, des distinctions sont notées relativement à la fréquence et au mode d'expression de la violence. En particulier, les auteures d'homicide tendent à manifester la violence une seule fois, mais de façon extrême, alors que les femmes ayant recours à la violence non létale expriment une violence impulsive et répétitive (Verona et Carbonell, 2000). Cette nuance n'a pas été explorée dans les études jusqu'à présent. Il est donc pertinent d'étudier la violence des femmes auteures d'homicide distinctivement de la violence générale des femmes qui commettent des crimes violents non létaux.

Il est bien établi que les femmes ont surtout tendance à tuer des gens qu'elles connaissent (Kirkwood, 2003; Muftic et Baumann, 2012). En effet, l'homicide perpétré par une femme est principalement commis en contexte conjugal et familial (Dodson et Cabage, 2016; Kirkwood, 2003; Pizarro, DeJong et McGarrell, 2010).

Alors que les homicides conjugaux et les infanticides sont plus documentés (Dodson et Cabage, 2016; McKee et Shea, 1998; Peterson, 1999; Smith, 2006), les homicides commis par les femmes sur des personnes tierces, soit un autre membre de la famille, une connaissance ou un inconnu sont peu explorés dans la littérature. Pourtant, la recherche de Kirkwood (2003) indique que les femmes tuent selon diverses circonstances et que les victimes peuvent être d'autres personnes que celles de l'entourage familial immédiat. Les motifs du passage à l'acte homicide d'un membre de l'entourage chez les femmes ne sont pas les mêmes que ceux attribués aux homicides conjugaux et familiaux (Bellard, 2010, Hoffman et al. 1998 ; Kirkwood, 2003). Les différences existantes parmi les femmes auteures d'homicide et les différences sexo-spécifiques sont décrites dans la littérature, mais elles sont peu approfondies. Malgré quelques efforts théoriques pour expliquer l'homicide par les femmes (Ogle et al, 1995 ; Peterson, 1999), les connaissances sur les éléments qui amènent une femme à commettre un homicide sont virtuellement inexistantes. Afin de combler ce manque de connaissances, le but de la présente recherche est de développer un modèle du processus de passage à l'acte parmi les femmes auteures d'homicide. Dans un premier temps, les éléments comportementaux, cognitifs, affectifs et contextuels qui constituent le processus de passage à l'acte homicide chez les femmes seront établis. Dans un second temps, les similitudes et

différences du passage à l'acte homicide versus celles du passage à l'acte violent chez les femmes seront examinées.

3. Méthodologie

La méthodologie qualitative est utilisée pour comprendre comment, dans un contexte donné, des individus faisant face à un problème pensent ou agissent. Surtout dans les domaines où il y a peu de connaissances, cette méthode permet l'exploration de thèmes qui se rattachent à la perspective de l'individu (Strauss et Corbin, 1998). L'approche qualitative permet de recueillir le vécu, les motivations et le rationnel d'un individu relativement à un phénomène, telle que la violence homicide (Copes et Miller, 2015). Ainsi, l'étude du processus de passage à l'acte homicide des femmes, par sa nature exploratoire, requiert une approche qualitative.

3.1 Participantes

Les participantes de cette étude étaient huit femmes francophones qui ont été reconnues coupables de meurtre au premier ou au deuxième degré. Selon le Code criminel canadien, la sentence prévue pour un meurtre est automatiquement l'emprisonnement à perpétuité, assortie d'une période d'admissibilité à une libération conditionnelle après 25 ans d'incarcération pour un meurtre au premier degré et une période d'admissibilité à une libération conditionnelle, entre 10 et 25 ans d'incarcération pour un meurtre au deuxième degré (Ministère de la Justice, 2017). Au moment de l'entretien, les femmes de l'échantillon avaient purgé entre 3 et 21 années de leur sentence en établissement carcéral. Sept des participantes étaient incarcérées dans un établissement carcéral fédéral sous la juridiction du Service correctionnel du Canada (SCC). La huitième était en libération conditionnelle dans la collectivité.

Les femmes de notre échantillon étaient âgées de 41 à 77 ans (moyenne de 57 ans), alors que leur âge à l'époque du délit se situait entre 26 et 43 ans. La moitié des participantes était

mariées ou conjointes de fait (4/8), l'autre moitié (4/8) était divorcée ou célibataire. Sept des huit participantes avaient entre un et trois enfants.

Deux participantes avaient une classe primaire inachevée, deux avaient obtenu un diplôme d'études secondaires et quatre avaient complété des études postsecondaires. Par ailleurs, cinq participantes avaient un emploi à l'époque du délit et deux vivaient des revenus de leur conjoint. Pour une participante, la source de revenus provenait d'activités illicites. Finalement, seulement deux participantes avaient des délits antérieurs qui étaient des vols et des fraudes. Trois des huit participantes avaient commis un homicide conjugal. La victime était un conjoint ou un ex-conjoint. Deux participantes sur les huit avaient commis un filicide. Les victimes étaient leurs enfants âgés entre un et douze ans. La victime des trois autres participantes était soit une amie, une connaissance ou un étranger.

3.2 Entrevue

La collecte de données a été réalisée par des entretiens semi-dirigés. Le recours à ce type d'entretiens se justifie par la possibilité de dégager une compréhension approfondie d'un sujet délicat, intime ou complexe (Savoie-Zacj, 2003), comme l'homicide. Ce choix de collecte de données semblait le plus adéquat pour explorer le sens profond que les femmes donnent à leur expérience délictuelle létale. Ainsi, les entretiens semi-dirigés ont permis d'avoir accès aux récits des participantes sur leurs difficultés, sur les éléments complexes ayant facilité le passage à l'acte homicide ainsi que leur compréhension de cette expérience.

La collecte de données a été réalisée par le biais d'entretiens semi-dirigés sur une période de trois mois, de mars à juin 2017. Une seule entrevue par participante a été réalisée. La durée

moyenne des entrevues était de 95 minutes et la durée variait entre 75 et 120 minutes. Les thèmes généraux de l'entrevue incluaient : l'environnement familial à l'enfance, les victimisations subies au courant de leur vie et les autres difficultés rencontrées telles que les problèmes de consommation ainsi que les circonstances contextuelles, comportementales, cognitives et affectives entourant l'homicide. Pour débiter, la consigne de départ était très large : « J'aimerais que vous me décriviez votre vie durant votre enfance. » Puis, à partir des informations données par la participante, des questions de clarifications ont parfois été posées (voir Annexe I).

Les entrevues ont été enregistrées, avec l'autorisation préalable des participantes, afin de préserver l'intégrité des informations qu'elles ont fournies. Selon Lieberherr (1983), il est avantageux de procéder ainsi puisque l'enregistrement des entretiens permet d'éviter la perte de sens et de contenu lors de la transcription des entrevues. Non seulement l'oubli est déjoué, mais l'écoute des enregistrements permet le recul nécessaire pour capter les détails échappés au moment de l'entrevue. De plus, la transcription des entrevues permet de considérer le récit de chaque participante, de le décomposer pour en sortir les éléments de base et de les comparer (Deslauriers, 1987).

Pour compléter les informations récoltées pendant les entrevues, les participantes ont rempli une fiche signalétique permettant de recueillir des informations de base quant à leur âge, leur degré de scolarité, leur source de revenus, leur état matrimonial, le nombre d'enfants ainsi que leurs antécédents criminels (voir Annexe II).

3.3 Procédure

Les huit participantes ont été recrutées sur une base volontaire. Il était impossible de savoir le nombre exact du bassin de candidates potentielles, car le SCC ne donne pas accès à ce type de données pour la recherche. Tel qu'exigé par le SCC, le recrutement des participantes a été fait par deux employés. Ces personnes ressources ont proposé aux candidates potentielles de participer à la recherche à l'aide du document d'information (voir Annexe III) prévu à cet effet et ont coordonné les rencontres des candidates potentielles avec la chercheuse. Pendant la rencontre, les candidates ont été informées de l'objectif de la recherche et de la nature de leur participation. Elles avaient ensuite l'opportunité de poser des questions d'éclaircissement et de donner leur consentement ou non de prendre part à la recherche. Les participantes ont pris connaissance du formulaire de consentement éclairé (voir annexe IV), l'ont signé et une copie leur a été remise. Les participantes ont rempli la fiche signalétique et l'entrevue a suivi.

Afin d'assurer la sécurité des données et de préserver la confidentialité des renseignements personnels des participantes, un code d'identification leur a été attribué. Ce code se trouvait sur les enregistrements des entrevues, les transcriptions, la fiche signalétique et le formulaire de consentement. Le code d'identification était également nécessaire afin d'identifier quel matériel devrait être retiré de l'étude si une participante décidait de se désister. Dans le cas de cette étude, aucune participante ne s'est désistée.

L'ensemble des données recueillies est gardé dans un classeur sous clé dans un bureau fermé à clé à l'École de criminologie de l'Université de Montréal. Aucune information au sujet de la recherche n'a été versée dans les dossiers correctionnels des participantes. De plus, aucune

information permettant d'identifier les participantes n'était partagée avec d'autres personnes et n'apparaissait dans la retranscription, ni la diffusion des résultats. Les enregistrements ont été effacés. Les formulaires de consentement seront détruits au bout de sept ans suivant la fin du projet, en conformité aux règlements d'éthiques établis par l'Université de Montréal. Seules les données ne permettant pas d'identifier les participantes seront conservées après cette période.

3.4 Analyse des données

Les données ont été traitées à l'aide du logiciel NVivo (NVivo qualitative data analysis Software, 2017). Ceci a facilité l'organisation et l'analyse des données. Les méthodes qualitatives sont particulièrement adaptées pour les recherches qui visent à examiner les questions exploratoires (Denzin et Lincoln, 1994). Alors que plusieurs modèles d'enquête sont possibles dans la recherche qualitative, la méthode de la théorisation ancrée est plus adaptée à notre recherche. Cette approche est une méthode inductive qui est axée sur le développement de théories. Cette méthode est constituée de procédures systématiques pour transformer les données qualitatives en catégories conceptuelles qui sont ensuite liées pour former une structure de modèle (Strauss et Corbin, 1994) et servent de base pour le développement éventuel de nouvelles théories. La présente recherche s'inscrit donc dans une démarche de théorisation, c'est-à-dire de dégager le sens que donnent les femmes à l'homicide ainsi que de lier dans un schéma explicatif divers éléments contextuels, comportementaux, cognitifs et affectifs entourant l'homicide.

Paillé (1994) identifie six étapes de la théorisation ancrée : la codification, la catégorisation, la mise en relation, l'intégration, la modélisation et la théorisation. La première étape de

codification consiste à relever dans l'ensemble des entrevues réalisées des thèmes propres à l'objet de recherche. Pour ce faire, le contenu des entrevues est analysé ligne par ligne pour en tirer un sens en catégorisant les passages (Paillé, 1994) sous les codes appropriés. Ces codes ont été décidés en se basant sur la lecture des entrevues et en relevant les thèmes permettant l'analyse de chacun des passages. Par exemple, nous avons donné comme code *le déni* à l'extrait suivant : « J'voulais pas croire, j'voulais pas croire qu'y étaient pu là, j'ai, c'tait trop difficile à concevoir, mes enfants ne méritaient pas ça. » (D4).

À la suite de cette codification initiale, la deuxième étape de catégorisation prend forme. Elle consiste à regrouper les codes pour les transformer en catégories. La catégorie doit être évocatrice afin de faire progresser l'analyse et fournir un contexte explicatif significatif (Paillé, 1994). Ainsi, nous avons développé, à partir d'un premier groupe d'entrevues, un ensemble de catégories de thèmes liés au processus de passage à l'acte homicide, en tenant compte du contexte dans lequel il s'est déroulé, et par les comportements, pensées et émotions des participantes tels qu'elles le décrivent dans leur récit.

Ces premières catégories étaient : *la santé mentale, le choix de conjoint, le harcèlement sexuel, l'infidélité, l'isolement, la passivité, les problèmes financiers, la séparation, la violence conjugale, le motif, le lieu, les menaces, le complice, le secret, l'arrestation*. Toujours selon le premier groupe d'entrevues analysées, nous avons ensuite évalué la capacité de ces catégories d'expliquer l'information contenue dans les entrevues additionnelles, ce qui a permis de conserver ou modifier les catégories dégagées précédemment et d'en créer de nouvelles.

Malgré le fait que l'atteinte de la saturation n'a pas nécessairement été possible avec notre échantillon de huit cas, le processus de catégorisation s'est répété jusqu'à ce que presque aucune nouvelle information ne semblait émerger du codage (Strauss et Corbin, 2004). Ainsi, la majorité de l'information dans les entrevues additionnelles était contenue dans les catégories conceptuelles (Denzin et Lincoln, 1994). Dépendamment des cas, ces catégories ont été opérationnalisées comme suit : elles ont été définies, les propriétés des catégories ont été identifiées, les conditions d'apparition ont été déterminées et les diverses formes des catégories ont été identifiées (Paillé, 1994).

La mise en relation constitue la troisième étape de la théorisation et vise à trouver des liens entre les catégories, selon les propriétés et conditions qui les composent. Il s'agit de comparer les catégories de l'analyse en utilisant des schémas. Dans notre étude, plusieurs schémas ont été élaborés en fonction des différentes phases rattachées à l'homicide, soit la phase prédélictuelle, la phase délictuelle et la phase post-délictuelle. Par exemple, pour la phase délictuelle, les catégories du contexte dans lequel le passage à l'acte s'est déroulé, des comportements, des pensées et des émotions liées à l'homicide ont été regroupées puis mises en relation afin d'illustrer les données. C'est ainsi que l'on passe de la description à l'explication (Paillé, 1994).

La quatrième étape de l'intégration correspond au moment où toutes les dimensions du phénomène sont considérées pour circonscrire l'essence même de l'objet d'étude, pour dégager le sens global du phénomène (Paillé, 1994). Pour la présente étude, il s'agit des phases du processus de passage à l'acte homicide des femmes teintées de leurs trajectoires de

vie. La modélisation est l'étape subséquente et elle renvoie à la reproduction fidèle de l'organisation des relations de structures et de fonctions qui caractérisent le phénomène (Paillé, 1994). Donc, l'objet central de l'étude, l'homicide est défini selon sa nature, soit la violence létale, ses propriétés, soit la façon dont cette violence s'exprime et ses contextes (victime, difficultés conjugales, consommation, etc.), le tout dans l'optique de dégager comment le processus de passage à l'acte prend forme et se déroule. L'étape finale est la théorisation, un processus qui vise à consolider la théorie en considérant toutes les étapes précédentes du construit.

Pour améliorer la fiabilité du modèle, malgré le nombre restreint de participantes, la stratégie d'échantillonnage théorique a été appliquée tout au long de l'analyse. Cette opération vise à renforcer de façon progressive la théorie émergente et à affaiblir les explications qui en divergent (Paillé, 1994). Les diverses manifestations du phénomène identifiées ont donc été échantillonnées. Par exemple, les catégories : antécédents familiaux, instabilité familiale, adoption et historique de victimisations ont été regroupés et comparées en tenant compte des variations constatées. Cette comparaison a permis de créer des divisions (environnement familial problématique) et subdivisions d'éléments de ressemblances (exposition à la violence, victimisation) et de discordances (contrôle, adoption) afin d'affiner l'analyse et atteindre plus de précision. Ainsi, la consistance des catégories et non pas des personnes est atteinte (Strauss et Corbin, 2005). La fidélité des catégorisations a été vérifiée par un exercice d'accord interjuge. Deux des entrevues analysées par l'auteure ont été tirées au hasard et soumises à une autre chercheuse aux fins de codification. La comparaison des deux versions a révélé que même si une majorité des catégories étaient les mêmes, certaines catégories telles que les

relations malsaines, le dommage collatéral et le détachement émotif étaient différentes. Pour résoudre les divergences, les passages inclus dans ces catégories ont été discutés entre les deux chercheuses de manière à comprendre l'interprétation soulevée par ces dernières. Ainsi, un accord inter juge final a été obtenu.

3.5 Échantillonnage

Plusieurs femmes constituent l'échantillon de l'étude, ce qui correspond à un échantillonnage par cas multiples. Deux critères spécifiques se rattachent à cette approche afin de construire un échantillonnage scientifiquement valide, soit la diversification et la saturation (Pirès, 1997). Selon le premier critère, l'on obtient une diversification lorsque les résultats de l'étude mènent à obtenir un portrait global de la question de recherche, ainsi que d'un groupe d'individus à partir d'une grande variété de cas ou à le contraster toujours à partir d'un éventail de cas variés. Bien que notre échantillon fût petit, il comporte une bonne diversification puisqu'il contient plusieurs catégories possibles de victimes de l'homicide commis par les femmes (conjoint, enfant biologique, membre de l'entourage ou inconnu).

L'échantillon était homogène, étant strictement composé de femmes ayant été condamnées pour un homicide, l'objet même de notre étude. En ce sens, pour préserver l'homogénéité de l'échantillon, les femmes ayant commis un néonaticide ont été exclues par choix, car elles présentent des caractéristiques psychologiques particulières (Bellard et Herzog-Evans, 2010; Kirkwood, 2003; Seigneurie et Limosin, 2012) qui les différencient de celles qui commettent d'autres types d'homicides.

Selon le deuxième critère, la saturation est atteinte lorsque, dans un premier temps, les entrevues additionnelles n'ajoutent pas de nouvelles informations. Dans un deuxième temps, elle permet la généralisation des résultats à la population de laquelle l'échantillon est tiré (Glaser et Strauss, 2010). La saturation demande typiquement entre 20 et 30 entrevues (Denzin et Lincoln, 1994) et la collecte de données cesse lorsque cette saturation est atteinte. Cependant, pour notre étude, en raison du petit échantillon, la saturation de données n'a probablement pas été atteinte.

4. Résultats

Le modèle du processus de passage à l'acte homicide est élaboré à la suite des analyses et il se divise en quatre phases. La première phase du modèle comprend les trajectoires de vie des femmes, c'est-à-dire, les caractéristiques psychosociales tirées de leur historique personnel. La deuxième phase concerne la période prédélictuelle, soit les six mois ayant précédé l'homicide. La troisième phase fait référence au déroulement du délit et elle est circonscrite aux jours précédents le délit jusqu'au délit. Puis, la quatrième phase, la période post-délictuelle est une progression du cheminement des femmes, des instants suivant le délit à quelques années d'incarcération plus tard.

4.1 Trajectoires de vie

Les trajectoires de vie des participantes se rapportent aux expériences les plus marquantes de leur jeunesse ainsi qu'aux répercussions de ces expériences sur leurs perceptions de soi et sur les relations entretenues avec autrui. L'ensemble des participantes possède une trajectoire de vie caractérisée par un environnement familial négatif. Cet environnement entraîne des conséquences sur le développement émotionnel et relationnel des femmes.

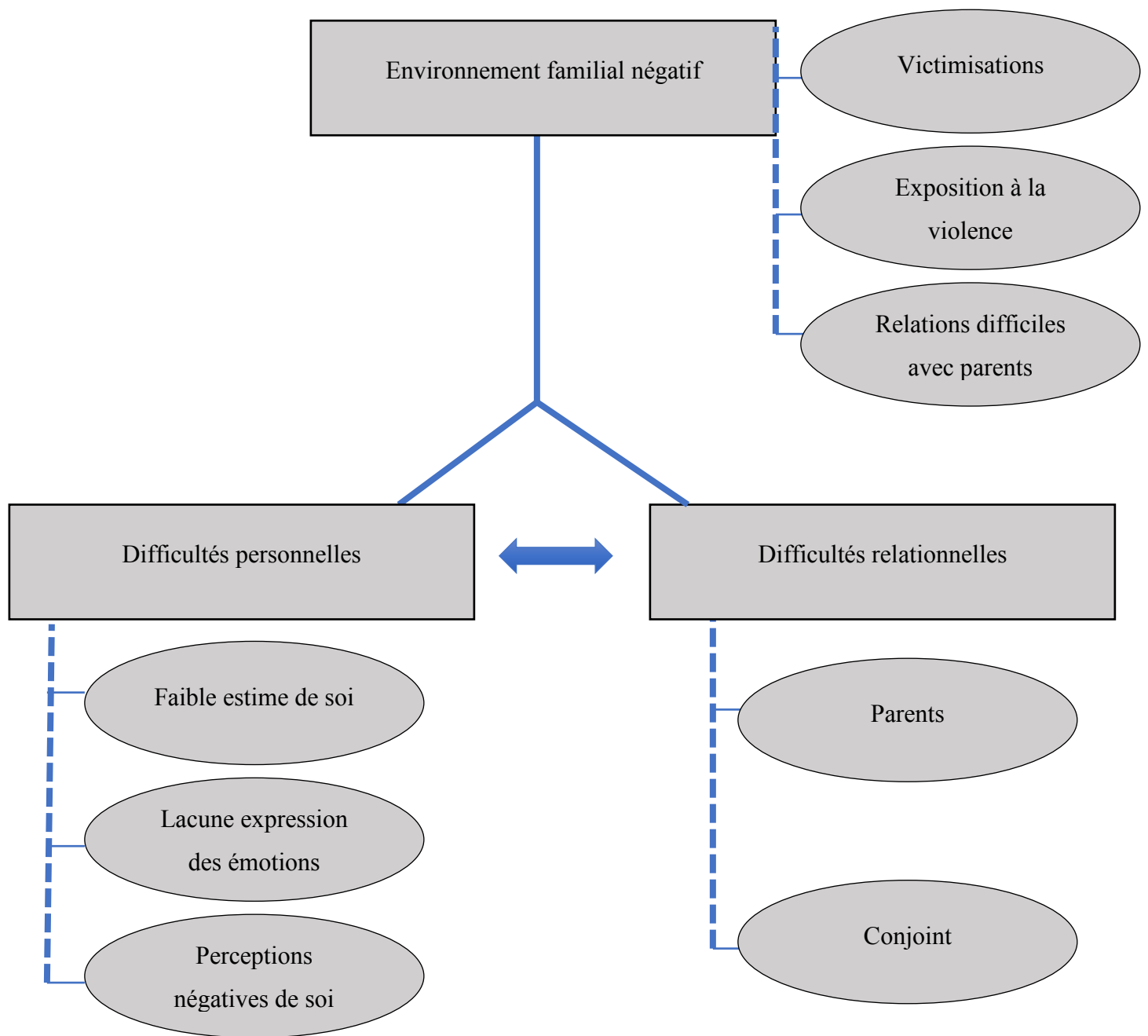
4.1.1 Environnement familial négatif

La majorité (7/8) des participantes rapporte avoir évolué au sein d'un environnement familial négatif. Cet environnement comporte au moins un des éléments suivants : victimisations, exposition à la violence et relations difficiles avec les parents.

Victimisations

Les victimisations de nature sexuelle sont rapportées par la majorité des participantes. Cinq des huit participantes dévoilent avoir été agressées sexuellement par un membre masculin de la famille et une sixième par plusieurs agresseurs qui n'avaient aucun lien familial avec elle.

Figure 1. Phase I - Trajectoires de vie



Ces victimisations sont rattachées à un environnement familial que les participantes qualifient de dysfonctionnel et difficile, car leur sécurité n'était pas assurée. Parmi les six participantes victimes d'agression sexuelle, trois indiquent avoir été victimisées sexuellement à répétition, par différents agresseurs au cours de leur jeunesse et de leur vie adulte. Pour les autres, ces agressions ont pris place à différents stades du développement, de la petite enfance, à la préadolescence allant jusqu'à l'adolescence et ont perduré, pour la plupart, sur des périodes allant de deux à neuf ans. Quatre participantes rapportent avoir été victimes de mauvais traitements physiques ou de négligence sur le plan des soins. Trois participantes ont été placées en famille ou centre d'accueil par les services sociaux en raison de ces victimisations.

j'ai vécu comme tout enfant, mais dans un milieu dysfonctionnel. À six ans, j'ai vécu l'inceste de mon père qui a duré et perduré et c'est allé jusqu'à ce que je sois enceinte de mon père à l'âge de quinze ans... Et ma mère, il a fallu qu'elle prenne mon père sur le fait avant de me mettre en sécurité... Mais, au lieu de me garder, ils m'ont placée. (D3) ;

j'étais jeune, ma mère des fois elle nous faisait garder par un oncle. Il vivait chez nous. Il m'a violée, j'avais 10 ans pis ça continuait... chez moi... J'étais pas protégée. (D5) ;

J'ai eu une enfance difficile, j'avais un beau-père, j'ai été battue et abusée sexuellement... c'est l'été de mes 12 ans... qu'il a commencé là. Ça a duré un p'tit peu plus que deux ans après ça je suis partie... sur le pouce pis j'ai faite une fugue... J'ai été placée en foyer d'accueil (D6).

Exposition à la violence

Quatre participantes, dont trois qui avaient subi des victimisations sexuelles, indiquent avoir été témoins de violence familiale physique et verbale, soit entre un parent et un membre de la fratrie, soit entre les deux parents. Trois participantes rapportent qu'un ou les deux parents avaient une consommation abusive d'alcool ou de médicaments qui contribuait aux conflits et à la violence dans le milieu et qui suscitait un climat de peur ou exempt de plaisir.

Mon père... était alcoolique, il buvait beaucoup, il faisait des crises... c'était assez violent, il battait ma mère et il cassait tout dans la maison...c'était pas facile pour moi...j'ai pas eu vraiment une enfance. (D5) ;

je craignais ma mère parce qu'elle était prompte... Maman n'avait pas le vin gai comme on dit, alors elle devenait agressive...j'ai vu de la verrerie passer là... Mon père rentrait et elle l'accusait. (C1).

Relations difficiles avec les parents

Cinq participantes proviennent d'une famille composée des deux parents biologiques, mais trois ont été placées durant quelques années durant la préadolescence ou l'adolescence. Deux participantes ont été élevées par leur mère biologique et un beau-père. Une participante a vécu avec sa mère biologique seulement les premières années de vie pour ensuite être adoptée par ses deux parents adoptifs. Alors que les relations avec la figure paternelle sont décrites positivement par la moitié des participantes, l'autre moitié rapporte avoir été abusée par leur père, et avoir conséquemment vécu des émotions de dégoût de soi ou de peur.

Le chum de ma mère, qui est supposément mon père parce qu'il m'a donné son nom de famille, il prenait plaisir avec moi pis en plus qu'il me battait... je me suis sentie sale. (D2) ;

tu vois une dynamique là d'agressivité de ton père qui vient te batte avec un manche à balai... Je suis une enfant maltraitée...pas capable de prendre une douche parce que j'ai été agressé dans salle de bain. J'étais pas capable, j'avais tout le temps peur que quelqu'un rentre.(D3) ;

J'avais tellement peur de lui (beau-père) là que quand qu'il m'approchait pis que je savais que j'étais pour manger une volée, je pissais par terre. (D6).

Les relations maternelles sont décrites négativement par la majorité des participantes. Sept participantes décrivent une relation froide avec leur mère et rapportent avoir été dénigrées et ne pas avoir reçu d'affection, ni de valorisation de celle-ci. Quatre des participantes affirment avoir été victimisées sexuellement en présence de leur mère ou avoir dénoncé leur agresseur à cette dernière qui n'aurait posé aucune action en vue de les protéger, suscitant des émotions de

tristesse ou de révolte chez elles. Une seule participante a décrit des liens positifs avec sa mère.

le midi j'allais dîner, pis c'était à ce moment-là qu'il y avait des attouchements... j'ai comme ouvert un peu avec ma mère, pis ma mère m'a dit : « tu es assez vieille pour te défendre. » Fait que j'ai vu qu'il n'y avait pas d'ouverture, fait que je me suis comme refermée sur moi-même. J'étais triste pis j'étais comme un peu révoltée là qu'elle me dise ça là. (D1) ;

j'ai eu une enfance difficile, j'avais un beau-père qui m'a battue et abusée sexuellement... Ma mère elle a joué à l'autruche. Elle a joué à l'autruche. Elle ne m'a pas défendue à plusieurs reprises... j'ai trouvé ça très très dur parce que ma mère prenait pas ma part... Fait que je sortais tout le temps là, pis je découchais tout le temps, pis j'arrivais tard... (D6) ;

Tu sais j'ai toujours voulu plaire à ma mère, ma mère elle ne me dit jamais merci, jamais rien. Elle prenait pour un rien mon frère par le cou puis elle l'embrassait. Pourquoi quelqu'un ne le faisait pas avec moi ? Comme moi, je lui lavais ses planchers à genou, je lui faisais son lavage, des affaires comme ça. Et je ne l'ai pas eu ça. Je ne l'ai pas eu de ma mère... (D5).

4.1.2 Difficultés relationnelles et personnelles

L'environnement familial négatif des participantes a un impact nuisible sur leur développement personnel et social. Elles considèrent que cet environnement est la cause des difficultés rencontrées au cours de leur vie quant aux rapports entretenus avec leur proche et quant aux perceptions qu'elles entretiennent d'elles-mêmes.

Difficultés relationnelles

La moitié des participantes décrivent des relations conflictuelles avec leurs parents. Ces femmes révèlent qu'au fil du temps, elles ont entretenu des liens irréguliers avec ces derniers en raison, notamment du dénigrement qu'ils leur faisaient subir, engendrant un sentiment de dévalorisation, ou de la honte ressentie quant aux victimisations subies :

Elle me disait : « Tu es grosse, tu es laide », des choses comme ça là pour me dévaloriser. (D1) ;

Pis on m'a tout le temps dit : « Il faut que tu sois docile. C'est la seule façon que le monde va t'aimer, sinon il n'y a personne qui va t'aimer, tu es une moins que rien. »... Pas une bonne relation pantoute. J'ai renié ma mère... (D2) ;

Pourquoi j'ai divorcé ? Parce que mon père me harcelait (sexuellement) encore et j'avais pas dit ma vie de misère à mon mari. Pis mon père me menaçait de divulguer (les abus). Donc plutôt que de faire fesse à ça, moi j'ai divorcé. Pour pas avoir à le dire, tellement c'était honteux, tellement c'était pas disable. (D3).

Cinq participantes associent leurs expériences passées de victimisation ou encore l'éducation reçue au fait qu'elles en sont venues à connaître des relations de couple empreintes de violence conjugale et deux parmi elles percevaient ces relations comme normales :

Durant mon enfance, j'étais une personne qui a été abusée sexuellement par mon grand-père. Ça m'a beaucoup marqué. Ça a nui à ma vie totalement. Ça l'a découlé beaucoup de comportements. C'est ça qui a fait que plus tard j'ai eu un conjoint violent. (D1) ;

Ma mère et son chum ils m'ont élevée qu'il faut que je sois docile, j'obéis à mon homme et je ne dis rien. Fait que, tu sais, toute ma vie, mes chums, même s'ils me battaient, à un moment donné, c'était quasiment que j'aimais me faire battre. Pour moi c'était juste la normalité parce que tu sais j'ai grandi de même. (D2).

Difficultés personnelles

Pour la majorité (7/8) des participantes, les victimisations passées et l'absence de valorisation des parents en leur égard ont contribué au développement d'une perception négative d'elle-même et d'une faible estime de soi. Des lacunes sur le plan de l'expression des émotions sont communes à plusieurs participantes (6/8) qui rapportent accumuler les émotions négatives, être incapable de les extérioriser, de les reconnaître ou de les ressentir. Deux d'entre elles évoquent avoir consommé de l'alcool de façon abusive pratiquement tout au long de l'adolescence, et ce, jusqu'au début de la vingtaine. Elles expliquent avoir consommé afin de

fuir leur réalité d'abus ou les émotions négatives engendrées par l'absence de réponse parentale à un besoin de protection ou d'affection.

Moi je suis une fille qui ne m'aimait pas. Je ne m'aimais pas du tout. Je pesais quatre cents livres (...) et je ne m'aimais pas. Je ne me trouvais pas belle, je ne me trouvais pas attirante (...). Ç'a toujours été comme ça. (D5) ;

Je n'ai pas été élevée non plus à exprimer mes émotions. (C1) ;

À quatorze ans... j'ai commencé à boire... Ça m'apportait de ne pas voir la réalité. De ne pas voir tout ce qui s'était passé et tout le mauvais qui avait pu ressortir de ça. (D1).

En somme, les trajectoires de vie des participantes, à compter de l'enfance, comportent une succession d'obstacles qu'elles perçoivent comme des éléments qui les ont fragilisées sur le plan personnel, les rendant vulnérables dans leur capacité à faire face à d'autres difficultés.

4.2 Période prédélictuelle

La période qui précède l'homicide fait référence aux six mois antérieurs au passage à l'acte. Cette période est caractérisée par une désorganisation chez les femmes et elle comporte, pour la majorité d'entre elles, des difficultés sur le plan conjugal et personnel ; des émotions prédominantes de détresse et de colère et des éléments liés à la recherche inefficace de solution.

4.2.1 Difficultés conjugales

Durant la période prédélictuelle, plusieurs (6/8) participantes décrivent des relations intimes empreintes d'une dynamique de violence conjugale caractérisée par des victimisations d'ordre physique, psychologique ou sexuel ainsi qu'un assujettissement au contrôle du partenaire violent. Une autre dimension de la violence conjugale, l'isolement, est rapportée par ces six participantes qui se sont retrouvées à ne plus avoir de réseau social en raison de leur conjoint

ou ex-conjoint. La plupart des participantes rapportent qu'à un certain point, leur relation de couple se détériore en raison d'un cumul de difficultés et elles en viennent à faire des choix discutables. Par exemple, devant l'infidélité de leur conjoint, une participante a vandalisé le véhicule de la maîtresse et une autre a été infidèle à son tour. Après une rupture, deux participantes se sont mises en couple avec des hommes violents ou consommateurs et une participante maintenait des rapports sexuels avec son ex-conjoint pour qu'il n'ait pas la garde des enfants.

il me battait vraiment souvent... toutes mes paies étaient déposées dans son compte de banque parce qu'il disait que vu qu'on était en couple, il gérait tout ça, puis quand j'avais besoin de vingt dollars, bien il fallait que je dise pourquoi j'avais besoin tant d'argent. (D2) ;

Parce que moi j'étais la femme forte en affaire et tout le monde le disait, mais dès que je rentrais chez moi, plus de téléphone, plus rien, comme si les barbelés montaient... Mais on était isolé. Pas d'ami. Non, pas du tout. On était vraiment isolé. Pas en affaire, dans le privé. (D3) ;

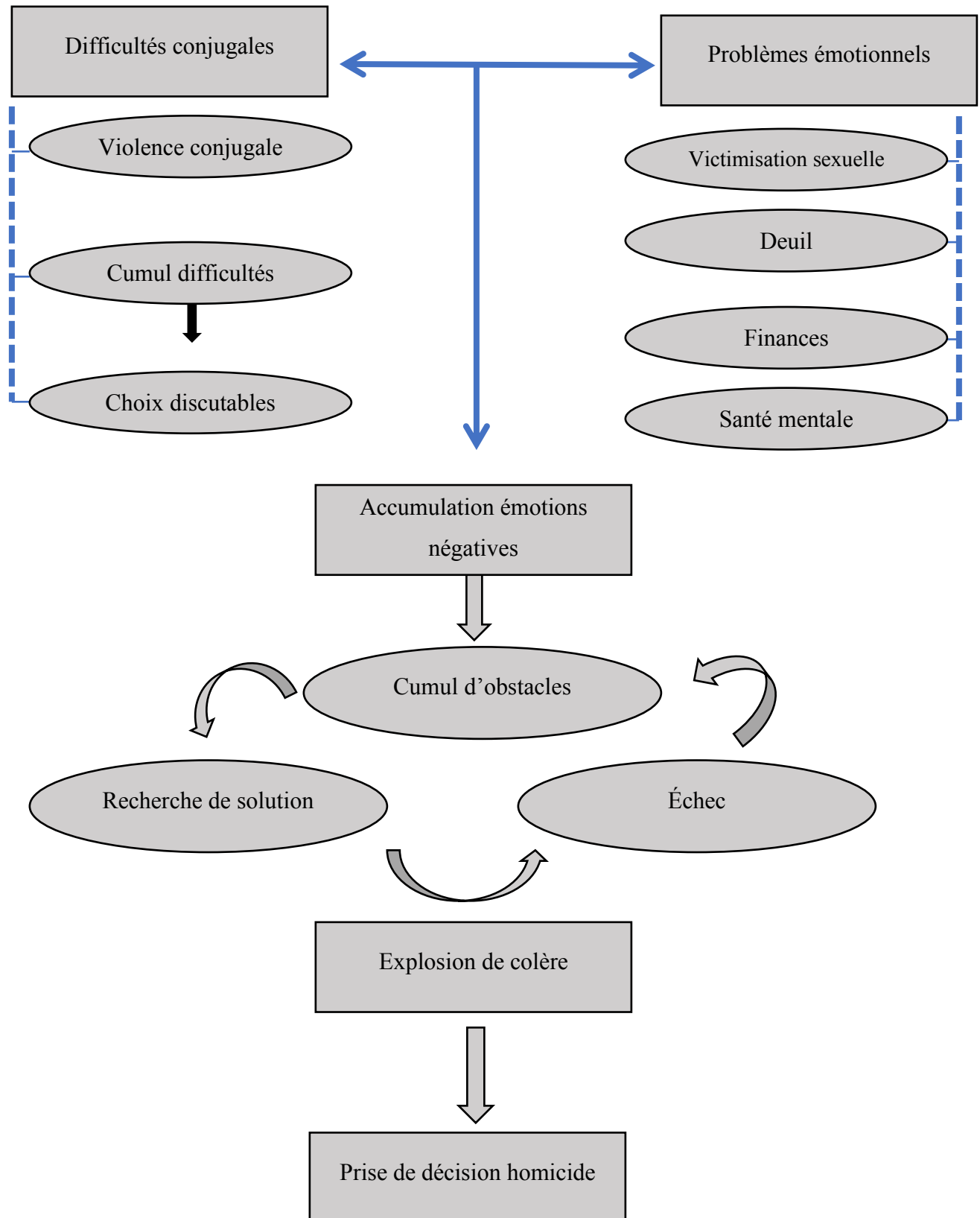
La dernière année, on s'est séparé là... parce que j'ai découvert qu'il avait une maîtresse depuis trois ans et demis. Je savais où elle demeurait la maîtresse, parce qu'on était déjà allé chez elle et tout ça. On passe devant, je vois la voiture de mon mari. Fait que là... j'ai crevé ses pneus à elle. (C1) ;

après ça, j'ai été pas longtemps avec, c'est un homme très violent. (D5).

4.2.2 Problèmes émotionnels

L'ensemble des participantes a rencontré un ou plusieurs obstacles supplémentaires au cours de la période prédélictuelle, tels que la violence conjugale ou les conflits de séparation et de garde des enfants.

Figure 2. Phase II - Période prédélictuelle



Par ailleurs, certaines participantes (4/8) ont vécu des épreuves de deuil d'un membre de la famille ou des victimisations sexuelles extra-conjugales. D'autres participantes (3/8) signalent avoir développé des problèmes financiers importants, en raison de difficulté à maintenir un emploi ou de problèmes de jeu compulsif.

Cette période de désorganisation, caractérisée par ces difficultés, était perçue comme éprouvante sur le plan émotif pour toutes les participantes et suscitait des émotions négatives, principalement la peur, la déception et la détresse. La peur de deux participantes était liée à la séparation. Une participante avait peur de la solitude à la suite de la séparation, alors qu'une autre participante craignait de perdre la garde des enfants si elle se séparait. Deux autres participantes avaient peur d'être agressées physiquement ou sexuellement à nouveau en raison de leur historique de victimisation. Cinq des huit participantes décrivaient être déçues des relations insatisfaisantes entretenues avec soit leur mère, soit leur conjoint et deux parmi elles rapportaient ne pas se sentir soutenue par leurs proches. Quatre des huit participantes exprimaient une détresse en raison de leurs problèmes conjugaux. Elles décrivaient que leur fonctionnement physiologique ou psychologique était perturbé.

Face aux adversités rencontrées, bon nombre des participantes (5/8) rapportent avoir développé des problèmes sur le plan de la santé mentale, notamment l'anxiété et la dépression. Deux d'entre elles affirment avoir consommé de façon excessive des médicaments prescrits par leur médecin pour mieux gérer le stress occasionné par leur séparation.

Je l'avais mis dehors... Fait que là y m'a faite du trouble, ça a été les avocats pour la garde des enfants... En plus, il avait une nouvelle conjointe... elle me faisait des menaces au téléphone... en tout cas, c'était le bordel total là. (D1) ;

quand j'avais appris au niveau de la maîtresse et tout, j'ai passé un mois sans dormir, sans manger. Je buvais un peu d'eau pis je la vomissais... six mois avant le délit, j'avais la mort de ma mère... était décédée, je me souviens, à Noël. (C1) ;

ça été l'enfer, on ne se parlait presque plus, on faisait chambre à part... Fait que moi j'avais essayé de travailler un peu... vu qu'il était sur le chômage, on avait des sérieux problèmes financiers. Mais à cause de tout ça, à un moment donné moi-même j'ai perdu mon emploi. (D4) ;

j'avais peur... j'ai tout le temps été victime malgré moi, parce que souvent j'étais dans des situations que je ne voulais pas pis que c'était quelqu'un encore qui me faisait vivre ça. (D7) ;

Moi j'avais un problème de pilules. J'avais cinq docteurs qui me fournissaient des pilules de cinq cliniques différentes. C'était mon gros problème les pilules... Pis j'étais rendue que je ne me contrôlais plus, je prenais le somnifère... dans le jour. (D1).

4.2.3 Accumulation d'émotions négatives

La majorité des participantes (7/8) a fait part d'une accumulation d'émotions intériorisées liées aux difficultés rencontrées dans le passé. Les émotions rapportées allaient de la tristesse, à la colère, à la rage. À la venue d'un obstacle supplémentaire tel, le rejet d'un ex-conjoint, l'infidélité d'un conjoint, le harcèlement sexuel, la violence envers les enfants, les problèmes financiers ou les pressions du conjoint, ces émotions viennent à exploser sous forme de colère plus ou moins vive. Cette colère suscitait une prise de décision, soit de ne plus tolérer leur situation et de se sortir de ces problèmes. Par exemple, cinq participantes rapportaient que leur limite a été atteinte en raison d'un incident de violence ou d'infidélité supplémentaire. Une des cinq participantes, face au rejet de son ex-mari, a décidé de l'empêcher de partir en voyage. Deux des cinq participantes ont décidé de quitter leur conjoint lorsque ce dernier a frappé les enfants, parce qu'elles en avaient assez de tolérer cette violence.

À un moment donné ça a commencé à marcher mal, vraiment là. Parce je n'endurais plus rien, je n'étais plus capable... je suis arrivée à 10h30 puis mon mari était tout nu

avec sa sœur dans mon lit. Sa propre sœur ! Fait que là... je l'ai pogné par les cheveux puis je l'ai mis dehors... En colère... Là je n'en pouvais plus. (D5) ;

Il m'annulait. Et là... j'ai dit : « Le chien sale, il ne partira pas en bateau. » Là là, j'étais dans tous mes états. Puis ça a été comme un presto. Le couvercle a sauté. Les émotions là...j'ai toujours gardé ça en dedans, ça fait que c'est pour ça que quand ça a explosé, ça a explosé... Mais là là, je hurlais, je veux dire j'étais comme une furie. J'étais comme une furie, mais une furie qui avait tellement de peine aussi là. Puis moi qui a toujours été compréhensive, douce, d'en arriver à ce point là, à ce point de rage. C'est ça, de rage de me sentir trompée, de me sentir trahie, de me sentir utilisée... Ça a été même quarante-trois ans de frustrations qui ont explosé... (C1) ;

Puis il battait les enfants. Quand je l'ai quitté, c'était parce qu'il avait commencé à battre les enfants. Puis ça, c'était trop pour moi. (D1).

4.2.4 Recherche de solutions

Presque toutes les participantes (6/8) expliquent avoir essayé par divers moyens adéquats de trouver une aide pour résoudre les problèmes auxquels elles étaient confrontées. En revanche, pour chacune d'entre elles, les avenues privilégiées se sont avérées vaines. En effet, l'une rapporte avoir consulté un psychologue pour apprendre comment accepter sa séparation, mais des difficultés financières n'ont pas permis la poursuite du processus. Une autre prend plusieurs précautions pour quitter son conjoint violent, entre autres, en faisant appel aux policiers, mais après la rupture, l'ex-conjoint la harcèle par des appels téléphoniques répétitifs et il la suit. Trois participantes rapportent avoir demandé l'assistance policière pour être protégées de la violence physique ou le harcèlement sexuel dont elles étaient victimes, mais leur plainte n'a pas été prise au sérieux. Une des participantes mentionne avoir essayé de régler les problèmes d'argent de son couple en se trouvant un emploi, mais ne pas avoir été en mesure de le conserver à cause des problèmes maritaux. La majorité des participantes (7/8) se sentent prises dans un tourbillon de problèmes qu'elles perçoivent comme sans issue.

Ben, j'avais aucune façon de me sortir. Pis quand j'ai demandé de l'aide à des policiers, ben on m'a quasiment ri en pleine face que c'était impossible pis lui y a juste toute nié. Pourtant j'avais des marques sur moi. (D2) ;

Écoute, à brûle pour point, je te dirais là, je ne voyais plus clair en décembre, janvier ah là là, non, là je te le dis, je ne savais plus quoi faire... (D3).

La période prédélictuelle est parsemée d'embûches et de tourmentes occasionnant chez les participantes plusieurs émotions négatives qu'elles ont contenues jusqu'à l'atteinte de leur limite. Une fois cette limite atteinte par l'occurrence d'une difficulté de plus, les femmes extériorisent les émotions accumulées sous la forme de la colère et elles prennent des actions pour résoudre le problème. L'échec de ces actions mène à la décision de commettre le délit.

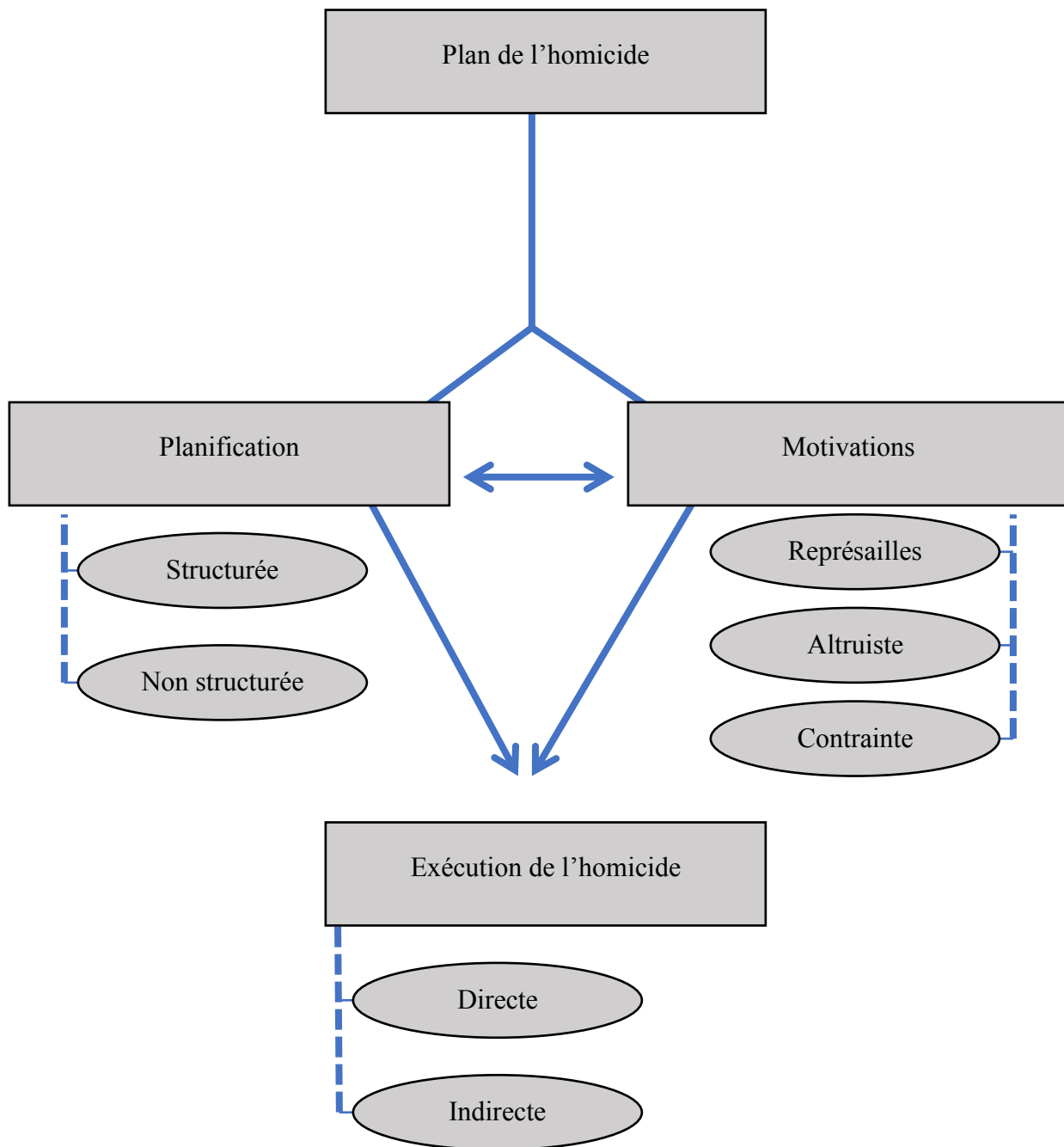
4.3 Période délictuelle

La période du déroulement de l'homicide est circonscrite aux jours précédents le délit et au jour du délit. Pour la majorité des participantes, cette phase est caractérisée par des éléments de planification délictuelle, un contexte de complicité et l'exécution indirecte du délit.

4.3.1 Planification du délit

Cette étape représente la prise de décision de commettre un homicide. Elle se divise en deux éléments : les motivations et la planification. Les motivations rapportées par les participantes se regroupent sous trois thèmes : les représailles, l'altruisme et la contrainte. La planification du délit est soit structurée, soit non structurée.

Figure 3. Phase III - Période délictuelle



Motivations

Quatre participantes sur les huit étaient motivées par la vengeance. Ces participantes ont vécu, en plus d'un historique de victimisations, une relation négative avec un conjoint, un ex-conjoint ou un proche. Au sein de cette relation, l'infidélité, la violence ou le harcèlement sexuel a nourri un sentiment de colère qui s'est transformé en révolte, puis en vengeance. Elles ont alors vu comme seule issue l'élimination définitive de la source de leur problème en lui faisant payer pour le mal subi.

Deux participantes parmi les huit évoquaient des motifs altruistes, soit de protéger leurs enfants du mal que leur père leur faisait subir, soit d'aider leur conjoint à se sortir de situations problèmes. Une participante, en raison des victimisations continues par son ex-conjoint et le risque de victimisation pour ses enfants, souhaitait mettre un terme à cette situation perpétuelle de danger pour se protéger ainsi que les enfants. L'autre a aidé son conjoint à se sortir de problèmes financiers en commettant un vol suivi d'un homicide.

Pour les deux autres participantes, cette aide n'était pas apportée de façon libre et éclairée : ces dernières ont été contraintes par les menaces de mort de leur conjoint. Par exemple, une participante se fait convaincre par son partenaire criminalisé que tous deux se feraient assassiner si elle ne commettait pas l'homicide.

Le chum, le mari... Ils n'avaient pas le droit de vivre. Mais ces êtres-là, je me disais, ils sont tellement méchants, je ne pouvais pas concevoir qu'ils puissent faire du mal à quelqu'un d'autre. Ça fait que dans ma détresse du moment, j'ai imaginé plein de scénarios. (D3) ;

Tsé pour le vol d'argent ça c'était prévu. Ce qui n'était pas prévu, c'est son décès. Oui je suis impliquée pour son vol d'argent parce j'ai tout le temps dit que je voulais juste que mon chum à l'époque rembourse ses dettes de drogue. (D2) ;

Il a accepté un contrat pis il n'était pas capable d'aller au bout de son contrat... il fallait je le fasse... Il me disait : « là on va se faire tuer tous les deux parce qu'on est tout le temps ensemble. Fait que si je me fais tirer, tu vas te faire tirer toi aussi. » C'était non jusqu'à temps qu'on arrive à ça. C'était un peu comme l'argument de la finale là. (D6).

Planification

La majorité des participantes (7/8) ont rapporté une planification structurée de l'homicide sous trois différentes formes : la recherche de soutien pour la réalisation du plan, la planification d'un homicide suicide ou la planification d'un délit. Trois participantes ont exprimé leur désir de vengeance à un proche qui avait des connaissances criminalisées. Ceux-ci les ont référées à une tierce personne qu'elles ont mandatée pour exécuter le contrat d'homicide en échange d'une rémunération s'élevant entre 300 \$ et 10 000 \$. Deux de ces trois participantes ont convenu du jour et du lieu où allait se dérouler le délit, alors qu'une est restée à l'écart pendant que son complice décidait des modalités. Deux autres participantes ont planifié un homicide suivi d'une tentative de suicide. Dans leur planification délictuelle, elles ont renouvelé leur prescription de médicaments pour en faire une surutilisation dans le but de mourir et elles ont écrit un testament pour annoncer leurs dernières volontés. Deux participantes ont élaboré une mise en scène du délit avec leur conjoint en inventant un prétexte pour bernier la victime comme de demander de se faire reconduire au travail par la victime, alors que la participante ne travaillait pas et souhaitait secrètement à un endroit où attendait le complice pour le passage à l'acte.

Une seule participante n'a pas planifié l'homicide de façon structurée. Il s'agissait plutôt d'une décision spontanée. Se faisant harceler sexuellement durant la période précédant le délit, la

participante entretenait des pensées homicides à l'égard de son agresseur. L'homicide a eu lieu de façon impulsive, après avoir été victime d'une agression sexuelle, le jour du délit.

j'ai téléphoné à mon amant parce que j'avais laissé mon mari... Pis là je lui ai téléphoné, je lui ai compté ça et j'ai dit : « Moi si j'aurais de l'argent je ferais tuer mon mari. »... lui il a fait les démarches pour trouver quelqu'un pis j'ai embarqué, j'ai embarqué. (D5) ;

Pis on s'en allait vers la maison pis c'est là que j'ai échafaudé le plan de donner l'auto au frère de mon ancienne voisine... Parce que je m'en va ailleurs... J'ai écrit une lettre à mon ex. Pis j'ai écrit mes dernières volontés... que mon ex n'aille pas nos cendres, pis que je sois enterrée avec mes parents. (D1) ;

des fois, il venait me voir dans la salle de bain quand je prenais ma douche, pis là il me disait : « Awaye finis moi la job. » Fait que là, j'étais écœurée. Je sortais de la douche, je suis retournée dans ma chambre... il revenait dans ma chambre et il essayait de me mettre... dans ma tête moi je me disais : « C'est moi ou lui. C'est moi ou lui. » (D7).

4.3.2 Exécution de l'homicide

Deux modes d'exécution de l'homicide se dessinent selon le déroulement du délit. Le premier mode concerne l'exécution directe de l'homicide, alors que le deuxième mode, la commission du délit par une tierce personne, correspond à l'exécution indirecte. Chaque mode d'exécution comprend une méthode de passage à l'acte différente.

Exécution directe

Trois participantes ont elles-mêmes commis l'homicide. Parmi elles, deux participantes ont agi seules. L'une a empoisonné son enfant à l'aide d'une forte dose de médicaments pour ensuite faire une tentative de suicide par surdose de médication. L'autre a tué une connaissance à l'aide d'un marteau à la suite d'une agression sexuelle. La troisième participante a tué un inconnu avec une arme à feu, en complicité avec son conjoint afin

d'exécuter un contrat criminel d'homicide. Elle a consommé une médication sédatrice juste avant le délit pour être capable de passer à l'acte.

Dans deux cas, les participantes ont appelé les secours pour porter assistance à leur victime dans les instants après l'homicide : elles ont demandé l'aide à des voisins ou aux policiers, lorsqu'elles ont réalisé que la victime était inerte.

j'ai donné à mon fils les bouteilles de lait avec les somnifères... mais c'était pas beaucoup là, c'était un demi comprimé. Pis moi j'ai pris une poignée. J'avais la main pleine. Puis, on est allé se coucher. (D1) ;

j'ai pris beaucoup de médicaments... pour être capable de faire ça. (D6) ;

J'ai été dire aux employés de la résidence : « Je pense que j'ai tué quelqu'un. »... Je veux que tu appelles la police parce que je l'ai tué. » Fait qu'ils ont appelé la police, ils sont venus sur les lieux... (D7).

Exécution indirecte

Cinq participantes ont été assistées par une autre personne dans l'exécution délictuelle. Tous les complices étaient de sexe masculin. Trois des cinq participantes ont comploté avec leur amant ou une connaissance pour faire appel à un tueur à gages afin de faire assassiner leur mari ou ex-mari. Les deux autres participantes ont commis l'homicide de leurs enfants ou d'une amie en complicité avec leur conjoint. Le rôle qu'elles ont joué dans le passage à l'acte était de distraire leurs victimes en utilisant un faux prétexte pour les attirer dans un guet-apens. Une de ces deux participantes était intoxiquée à l'alcool juste avant le passage à l'acte et elle a appelé les policiers après l'homicide. Quatre des cinq participantes ont plutôt pris la fuite en quittant le lieu où s'est déroulé le délit. Une participante n'était pas sur place au moment de l'homicide.

j'ai rencontré cette personne-là... je lui ai dit : « Écoute, une bonne bataille à coup de poing là... je ne veux pas qu'il parte en voyage. » Alors lui il m'a dit : « Écoute, je pense à quelqu'un là, ce n'est pas moi qui va le faire là... Alors c'est comme ça, par l'intermédiaire, il a trouvé quelqu'un d'autre... J'avancais, je reculait, là je savais pu quoi faire. Pis là, il y avait comme un petit boisée pis je voyais des lumières des maisons là, fait que je suis partie par là pis ils se sont battus... Je m'éloignais carrément de la bataille. (C1).

En somme, à la phase délictuelle, toutes les participantes ont décidé de commettre un homicide selon diverses motivations. La majorité des participantes a planifié le délit de façon structurée. Avec le soutien d'un complice, la plupart a perpétré indirectement l'homicide en déléguant la responsabilité de l'exécution à une autre personne ou en distrayant la victime.

4.4 Période postdélictuelle

La phase postdélictuelle est une progression du cheminement des femmes des instants suivants le délit à quelques années d'incarcération plus tard. Cette progression comprend pour la majorité au moins un des éléments suivants : des émotions bouleversements, de peur, de détresse, de culpabilité, des difficultés à gérer ces émotions et une responsabilisation.

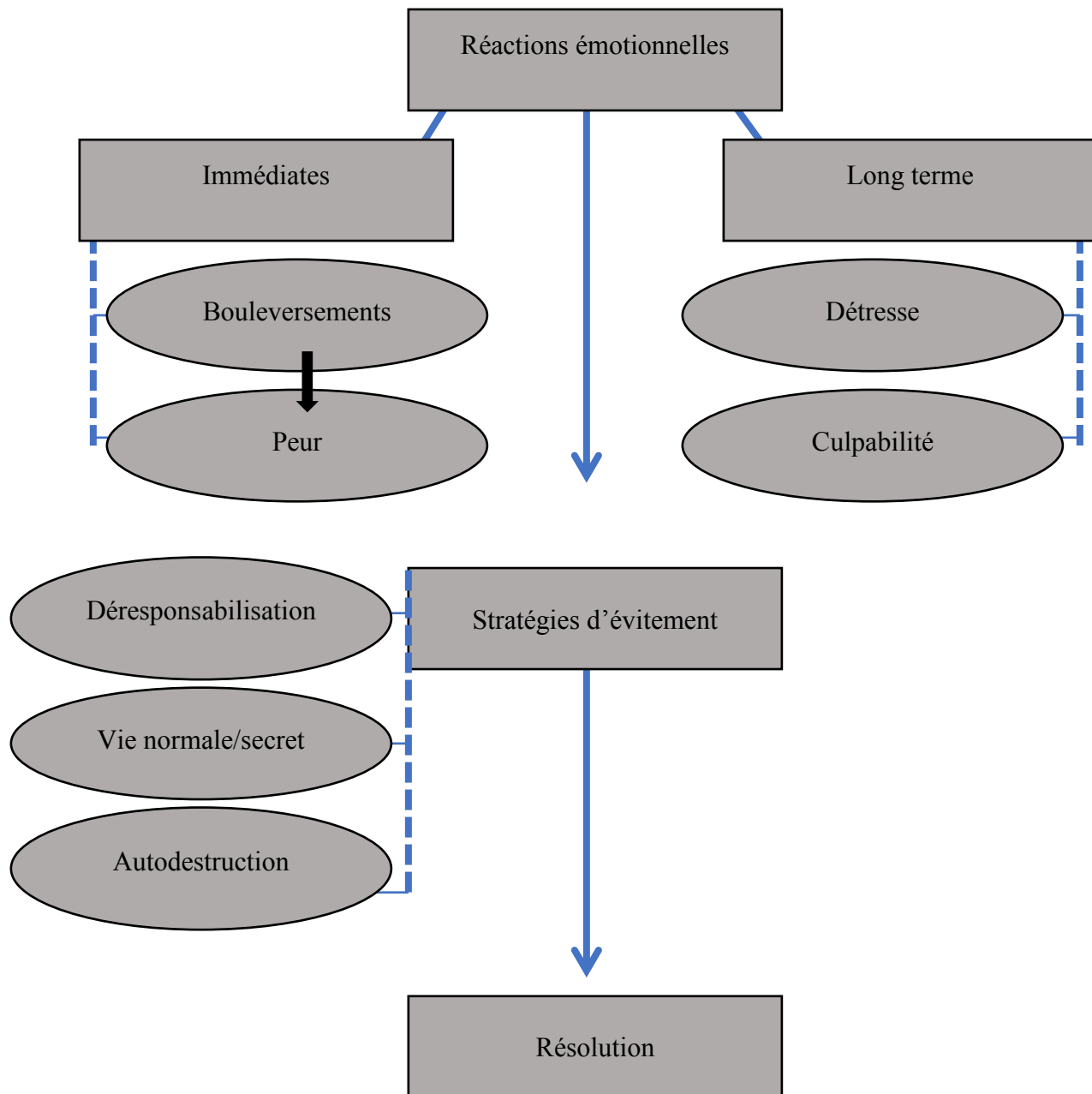
4.4.1 Réactions émotionnelles

Les réactions émotionnelles suivant l'homicide se divise en deux catégories : celles suivantes immédiatement le délit et celles qui surviennent plus tard, à une période plus éloignée du délit qui varie pour chaque participante de quelques mois à quelques années.

Réactions émotionnelles immédiates

Une fois l'acte homicide perpétré, l'ensemble des participantes rapporte avoir été bouleversé. Ce bouleversement s'est exprimé par différentes émotions liées à la peur et est associé à la réalisation des conséquences de l'acte pour la victime ou pour elles-mêmes.

Figure 4. Phase IV – Période postdélictuelle



Quatre des huit participantes ont réalisé la gravité de leur geste ou que la vie de la victime était en péril. Elles décrivent avoir ressenti de l'effroi ou de la panique. Pour les quatre autres participantes, les émotions ressenties provenaient de la peur des conséquences du délit tels l'arrestation et l'emprisonnement ou de l'effroi d'avoir vu la victime mourir. En même temps, trois participantes parmi les quatre rapportaient se sentir déconnectée, ce qui se manifestait par le refus de croire que la victime était morte.

J'ai tué le gars, je suis partie, j'ai fait comme une crise de nerfs... pis c'est quelque chose de grave, tu as tué quelqu'un... Je n'étais même pas capable de parler. Je n'ai jamais été capable de reprendre mon calme. (D6) ;

Mais là je suis prise de panique dans l'auto. Je ne sais plus quoi faire, je panique, je shake, là je capote... Parce que là moi... je ne veux pas me faire prendre dans une histoire de même puis là je viens de voir quelqu'un mourir. (D2) ;

Heu, j'essayais d'y toucher, j'essayais de le réveiller. Je ne pensais pas que j'avais faite ça. Non, non je ne pensais pas que j'avais été jusque-là. Je me disais que c'est impossible que j'aille fait ça... (D7).

Réactions émotionnelles à long terme

La majorité des participantes (6/8) rapportent avoir vécu des émotions de détresse face à la mort qu'elles ont causée. Cette détresse s'exprime comme du désarroi, de la consternation, un désir de mourir et du dégoût envers elles-mêmes, supportant difficilement le geste qu'elles ont posé. Par exemple, quatre participantes ont rapporté se sentir anéanties les jours suivants l'homicide. Elles trouvaient que leur existence n'avait plus d'importance et elles souhaitaient mourir. Deux participantes étaient consternées d'être réellement passées à l'acte et l'une d'elles se dégoûtait d'avoir commis un homicide. De plus, presque toutes les participantes (7/8) rapportaient ressentir des émotions de culpabilité, telles que la honte, le regret ou les remords relativement à l'homicide qu'elles ont commis. Trois des sept participantes exprimaient avoir honte de leur comportement homicide. Trois autres regrettaient leur décision

de commettre un homicide et souhaitaient remonter dans le temps pour renverser cette décision. La dernière participante éprouvait des remords de continuer à vivre alors qu'elle a enlevé une vie.

le lendemain...j'étais comme une épave. Tu comprends là. Je suis là là, autant mes fils se sont touchés, autant être ou ne pas être, n'existait pu. Là, tout ce que je souhaitais c'est de mourir et de mourir et de mourir. (D3) ;

Tu te sens pas bien, tu te sens comme si pour toi la vie ne vaut pas grand-chose parce que tu te sens tellement mal quand même qu'il t'arriverait de quoi à toi, ça ne te dérangerait pas. (D5) ;

je ne suis pas très fière, j'ai des remords de conscience parce que la victime me faisait confiance...c'est à cause de moi qu'elle est morte, je m'en veux à tous les jours. (D2) ;

Je trouvais ça dégueulasse, qu'est-ce que j'avais faite, puis je revivais ce que j'avais fait...je voyais la scène du crime... J'ai beaucoup de remords, beaucoup de regrets. C'est que je me dis c'est que lui, il a arrêté de respirer pis moi je respire encore tsé. (D7).

4.4.2 Stratégies d'évitement

Pour gérer ces émotions négatives, l'ensemble des participantes adoptait au moins l'une des trois stratégies d'évitement : adopter des comportements autodestructeurs ; mener une vie normale et vivre dans le secret ; ou la déresponsabilisation, pour ne pas faire face aux souffrances liées au geste homicide posé.

La première stratégie d'évitement employée par les participantes se manifestait par des comportements autodestructeurs. D'une part, six participantes sur huit rapportent avoir fait une ou plusieurs tentatives de suicide après l'homicide. L'une tente de s'enlever la vie quelque temps après l'homicide et une autre, durant les procédures judiciaires. Les quatre autres

tendent de mettre fin à leur vie au cours des premières années de leur incarcération et elles ont reçu un diagnostic de dépression. Plusieurs participantes expliquent avoir commis un tel geste, car elles souhaitaient mettre un terme à leur souffrance associée au fait d'avoir enlevé une vie, ne croyant pas qu'elles méritaient de vivre. L'une désirait rejoindre sa victime. D'autre part, la surconsommation d'alcool était un autre comportement rapporté par l'une des six participantes avant qu'elle soit incarcérée. Elle expliquait avoir développé des habitudes excessives de consommation d'alcool après l'homicide, un moyen de ne pas penser à son délit.

Après qu'il était décédé, j'ai commencé à sortir pis à boire, pis avant je buvais pas du tout. C'est après, on dirait que j'étais pas capable d'être sobre pour voir qu'est-ce que j'avais faite de mal... et j'ai voulu me tuer deux fois parce que je me disais en moi-même : « je vis, mais je le mérite pas de vivre. (D5).

La deuxième stratégie d'évitement est utilisée par cinq des huit participantes qui ont tenté de continuer leur vie normalement et qui ont vécu de nombreux mois ou années dans le secret, avant de se faire appréhender. Celles-ci ne se sont pas fait arrêter immédiatement après le délit et ont vécu en cavale de quelques mois à plus de 10 ans. Durant cette période, trois des cinq participantes expliquent avoir investi une nouvelle relation de couple plus saine que la précédente union. Une seule parmi elles rapporte avoir vécu de la violence conjugale au sein de sa nouvelle relation intime. Une autre des cinq continuait ses études et la dernière poursuivait sa relation de couple avec son conjoint et complice. Ces cinq participantes ont vécu dans le secret, le mensonge ou le repli sur soi quant à l'homicide dont elles sont responsables. Parmi elles, deux avaient commis l'homicide avec leur conjoint et complice et elles ont rapporté avoir reçu des menaces de mort de ce dernier pour les dissuader de parler de l'homicide aux policiers.

Et puis après ça, j'ai rencontré quelqu'un, un conjoint que j'ai été 13 ans avec lui. Un homme merveilleux, vraiment là, qui est resté un excellent ami après. (C1) ;

Mais je n'aurais jamais pu parler parce que mon chum après a essayé de me tuer. Fait que je n'aurais jamais pu, je ne me suis jamais permis d'en reparler après... pis du moment qu'il m'a menacé... j'ai juré que je n'en parlerais pas... (D6).

La troisième stratégie d'évitement rencontrée chez six participantes est la déresponsabilisation. La majorité des participantes ont rapporté minimiser leur responsabilité pour ressentir moins de culpabilité dans les premières années de leur incarcération. Cinq des six participantes faisaient porter le blâme de l'homicide à autrui, par colère éprouvée envers la victime, le complice ou les policiers. Par exemple, une participante reprochait à la victime, son ex-mari, d'avoir cherché sa propre mort par son comportement infidèle. Deux participantes remettaient la responsabilité du délit sur leur complice. Deux autres participantes blâmaient les policiers de ne pas avoir arrêté celui qui les harcelait ou violentait, quand elles l'ont dénoncé, menant ainsi à l'homicide. De plus, deux des six participantes ont rapporté qu'elles maintenaient ne pas avoir tué volontairement leur victime, car admettre d'avoir commis un homicide était trop souffrant.

J'ai eu une période où ce que j'étais assez en colère après mon mari, je l'aurais probablement étouffé avec mes mains si je l'aurais eu en face de moi. (D4, au sujet de son complice) ;

moi j'ai le remords d'avoir psychologiquement détruit quelqu'un... Pis moi j'ai fait une belle erreur de parcours pis ça me coûte toute ma vie. (D2) ;

J'étais comme dans la brume. Le déni, carrément le déni de ne pas vouloir y croire, de me refuser d'admettre l'atrocité de ce que j'avais décidé. (C1).

4.4.3 Résolution

Après quelques années écoulées depuis l'homicide, les femmes acceptent la pleine responsabilité de leur acte. Cette responsabilisation s'illustre par la réalisation du tort causé ainsi que la réalisation des conséquences de l'homicide.

Réalisation du tort causé et conséquences

La majorité (7/8) des femmes exprime un sens de responsabilité pour leur homicide à ce stade-ci. Elles évoquent un sentiment de repentir quant à leur geste ainsi qu'une empathie envers les victimes et les victimes secondaires, surtout quand ces dernières sont leurs enfants. De plus, l'ensemble des participantes rapporte les conséquences que l'homicide a eues sur elles-mêmes et sur leur entourage, incluant les liens familiaux rompus avec leurs enfants ou leurs parents. Elles affirment avoir évolué durant leur incarcération, une conséquence positive de l'incarcération découlant de l'homicide. La plupart des participantes (6/8) expliquent avoir appris à mettre leur limite ainsi qu'à exprimer leurs opinions, besoins et émotions. Des apprentissages quant à la gestion des émotions sont aussi rapportés, notamment pour ce qui est de prendre un pas de recul sur les événements avant de réagir.

À cause de moi, la victime ne verra jamais son petit fils, son petit fils ne connaîtra pas sa grand-mère, son fils il ne verra plus sa mère. Puis moi je me le suis mis sur ma faute parce que c'est à cause de moi si elle est venue me reconduire, c'est à cause de moi parce que je lui ai demandé puis elle avait confiance en moi. (D2, cinq ans depuis l'homicide) ;

j'ai un contrôle sur certaines choses parce que malgré que je suis en relation, il n'y a plus personne qui gère ma vie. J'ai appris à m'affirmer, j'ai appris à dire ce que je pense, j'ai appris à mettre mes limites. (D4, huit ans depuis l'homicide).

En somme, la dernière phase du processus menant à l'homicide chez les femmes comporte une progression dans leur cheminement. Alors qu'elles sont assaillies par la gravité de leur geste à la suite du délit et qu'elles refusent d'y faire face, avec le temps, elles en viennent à accepter leur tort et à s'approprier la responsabilité, à identifier leurs difficultés et à s'amender.

5. Discussion

L'objectif de cette étude était de comprendre le processus par lequel les femmes viennent à commettre un homicide. Plus précisément, il s'agissait d'établir, selon le sens que les femmes attribuaient à leur délit, les éléments comportementaux, cognitifs, affectifs et contextuels du passage à l'acte. Les données recueillies ont permis d'élaborer un modèle de quatre phases : les trajectoires de vie, la période précédant l'homicide, la période de l'homicide et la période suivant l'homicide. Nos résultats mettent en évidence les particularités propres aux femmes faisant usage de violence létale lorsqu'elles sont comparées aux femmes faisant usage de violence non létale.

5.1 Première phase : les trajectoires de vie

La première phase du modèle couvre l'ensemble des expériences négatives des participantes quant à leur environnement familial ayant mené à des difficultés personnelles et relationnelles. Ces trajectoires de vie étaient ainsi ponctuées d'obstacles.

Environnement familial négatif

L'environnement familial des femmes comportait trois facteurs de vulnérabilité : les victimisations, l'exposition à la violence et la faible estime de soi. Les victimisations subies par la majorité des participantes étaient de diverses natures, soit sexuelle, physique ou psychologique. Plusieurs auteurs ont démontré que ce facteur de vulnérabilité contribue à l'adoption de comportements violents chez les femmes (Babcock, Miller et Sicard, 2003; Chesney-Lind et Pasko, 2013; St-Hilaire, 2012). De plus, ces victimisations représentent un facteur spécifique à la criminalité des femmes comme l'a démontré Makarios (2007) dans sa recherche portant sur l'interaction entre le genre, les abus subis à l'enfance et les comportements violents. Le lien entre la violence et l'historique de victimisations qui tend à se

poursuivre à l'âge adulte chez les femmes apparaît plus significatif chez ces dernières que chez les hommes (Chambers, Ward, Eccleston et Brown, 2011). Il n'est donc pas surprenant que les participantes de notre recherche démontrent également ce type de problème, c'est-à-dire, de se retrouver dans des relations conjugales empreintes de violence. Ainsi, des liens de victimisation peuvent être établis entre l'environnement de violence conjugale de l'âge adulte et l'environnement de violence familiale de leur jeunesse.

Certaines participantes rapportaient avoir été exposées à la violence intrafamiliale, un autre facteur de vulnérabilité lié à l'agir violent comme plusieurs auteurs l'ont démontré (Batchelor, 2005; Putkonen, Komulainen, Virkkunen, Eronen et Lönnqvist, 2003). Dans l'étude de Murdoch, Vess et Ward (2010), menée auprès de femmes incarcérées pour des délits de violence, incluant le meurtre, la majorité provenait d'un environnement familial dysfonctionnel les ayant exposées à la violence. Les auteurs ont constaté que l'effet cumulatif des obstacles vécus à l'enfance et à l'adolescence se reflétait dans l'ampleur d'un déséquilibre émotionnel persistant tout au long de la vie des femmes. La normalisation de la violence en tant que moyen privilégié pour résoudre leurs problèmes est un exemple de ce déséquilibre. Les recherches démontrent que les vulnérabilités chez les femmes criminalisées et celles qui ont commis un homicide ne sont pas différentes à ce niveau, en ce sens qu'elles ont été influencées par la violence subie ou dont elles ont été témoins.

Le troisième facteur de vulnérabilité, la faible estime de soi, s'est probablement développée chez les participantes de notre étude à cause, entre autres, des lacunes de leur environnement familial. Les participantes ont décrit ces lacunes comme un manque d'appréciation de la part

de leurs parents, un manque de sécurité ou un manque d'encadrement par les parents. Selon Donnellan, Trzesniewski, Robins, Moffitt et Caspi (2005), la violence et la délinquance chez les adolescents et adolescentes sont reliées à la faible estime de soi. De plus, la faible estime de soi durant l'adolescence prédit les comportements de violence à l'âge adulte (Trzesniewski et al., 2006). Les participantes de notre recherche n'ont pas manifesté de comportement de délinquance, ni de violence au cours de leur jeunesse, mais le comportement de violence extrême s'est manifesté à l'âge adulte. En contraste, les femmes faisant usage de violence générale, ayant été élevées dans un environnement parental négligeant, ont affiché une délinquance et ont présenté des comportements violents à l'adolescence (Chambers et al., 2011 ; Murdoch et al., 2010 ; St-Hilaire, 2012). L'absence de comportement de violence juvénile chez les femmes ayant commis un homicide les différencie donc des femmes ayant commis des délits de violence non létale. Comme le suggèrent Ogle et al. (1995), les femmes auteures d'homicide internalisent leurs émotions et contrôlent leur colère, ce qui explique possiblement, en partie, leur faible tendance à commettre des délits de violence.

Les participantes de notre étude ont discuté des impacts négatifs des victimisations et de l'exposition à la violence dans leur environnement familial sur le reste de leur vie, un élément qui n'a pas été abordé au sein des modèles existants de passage à l'acte comme celui de Murdoch et al. (2010), de Chambers et al. (2011) ou celui de St-Hilaire (2012). Ces auteurs ne se sont pas attardés à comment les femmes ont vécu l'impact de ces violences subies. Nos participantes ont exprimé avoir vécu des émotions d'insécurité, de peur, de tristesse, de dévalorisation et de révolte, qui ne doivent certes pas être étrangères aux difficultés émotionnelles et relationnelles éprouvées au cours de leur vie. Ceci rejoint les explications

d'Ogle et al. (1995) indiquant que les femmes auteures d'homicide tendent à intérioriser leurs émotions négatives en raison de leur socialisation. N'ayant pas appris comment exprimer sainement leurs émotions, ces femmes ont développé des mécanismes mal adaptés pour les éviter.

Difficultés émotionnelles et relationnelles

Les victimisations et la négligence familiale subies ont favorisé la manifestation de difficultés émotionnelles chez les participantes de notre recherche. Ainsi, elles ont présenté des lacunes dans la résolution de problème, la gestion des émotions et des difficultés à établir des relations saines et harmonieuses avec leurs proches. Il a été effectivement démontré dans la littérature que les conséquences découlant des expériences de victimisations des femmes sont multiples. Plusieurs auteurs associent les déficits sur le plan des habiletés sociales aux victimisations antérieures, telles que de faibles habiletés à la résolution de problèmes (Maddoux, Symes, McFarlane, Koci, Gilroy et Fredland, 2014; Murdoch et al., 2010) et des lacunes dans la saine expression de la colère (Jack, 2009; Thomas, 2005). Sur le plan social, elles présentent des difficultés dans l'interaction avec leur environnement et des limites dans leurs compétences relationnelles (Trébuchon et Léveillé, 2016; Weizmann-Henelius, Viemerö et Eronen, 2004), ce qui rejoint nos résultats sur les relations conjugales de nos participantes.

Plusieurs femmes victimisées au sein de la sphère conjugale croient que cette violence est normale (DeHart, 2009; Gilfus, 1993), tout comme le percevaient certaines participantes qui étaient en quelque sorte désensibilisées à la violence en raison de leurs antécédents de victimisation. Tel que noté par Falshaw (2005), les individus exposés de façon répétée à la violence peuvent percevoir cette violence comme une normalité. Ces femmes demeurent dans

ce type de relation parce qu'elles se sont résignées et éprouvent un sentiment d'impuissance (Tavcer, Barker et DeKeseredy, 2018). L'impuissance ressentie peut mener les femmes à s'enfoncer davantage dans des situations problématiques, sans savoir comment s'en sortir. Ainsi, ces femmes ne sont pas criminalisées et ont plutôt tendance à vivre des pressions relationnelles qui, combinées à d'autres stress, conduisent à une accumulation de souffrances qui finissent par exploser telle que postulée par Ogle et al. (1995).

5.2 Deuxième phase : la période prédélictuelle

Les six mois précédant l'homicide constituent la phase prédélictuelle. Cette phase est caractérisée par une série de stressseurs accumulés chez les participantes, dont des difficultés dans le couple et des difficultés personnelles. Les participantes devaient composer avec la violence conjugale qui perdurait, tout comme d'autres études ont documenté qu'une forte proportion de femmes ayant commis un homicide a subi des violences au sein de leur couple sur une longue période (Hoffman et al., 1998; Trägårdh et al., 2016). Un autre stressseur, la séparation, affligeait nos participantes. Il est répertorié qu'au cours de la période qui précède le délit, plusieurs femmes sont séparées et la dépression, survenant souvent après une rupture, est le diagnostic le plus fréquemment rencontré (Eliason, 2009; Hoffman et al., 1998). Similairement, des difficultés individuelles de l'ordre de la santé mentale, surtout la dépression et l'anxiété, des problèmes financiers ou de consommation excessive de médicaments s'ajoutaient aux stress de nos participantes. Parallèlement, des antécédents de consommation excessive d'alcool ou de drogue sont présents chez certaines femmes auteures d'homicide (Hoffman et al. 1998; Kirkwood, 2003), mais sont moins fréquents que chez les femmes usant de violence générale (Weizmann et al., 2009). De plus, ces problèmes de consommation, tout comme les problèmes de santé mentale aussi présents chez les femmes

auteurs de violence générale, sont des facteurs de risque menant à l'agression (Kubiak, Kim, Fedock et Bybee, 2013). Ces similarités suggèrent qu'au même titre que chez les femmes commettant des délits de violence générale, les femmes auteurs d'homicide présentent des facteurs de vulnérabilité et des facteurs de risque pouvant contribuer au passage à l'acte.

Les stressors de la phase prédélictuelle rappellent le concept de stress d'Ogle et al. (1995) qui proposent que les femmes auteurs d'homicide vivent un stress chronique dans leur environnement relationnel, social ou culturel qui favorise le développement d'affects négatifs. Cette ressemblance laisse croire que les stress et les émotions négatives accumulées peuvent fragiliser les femmes dans leur capacité à résoudre des problèmes. Ceci se reflète dans nos résultats de ce stade-ci, où les participantes ont fait des choix peu judicieux. Ainsi, elles ont privilégié des solutions inefficaces, telles l'infidélité, les relations de couple hâtives ou la consommation abusive de médicaments. Ces choix leur ont apporté des conséquences défavorables. Le recours à des stratégies d'adaptation négatives chez les participantes de notre étude est semblable à celui des femmes faisant usage de violence générale (St-Hilaire, 2012), ce qui suggère que leur processus de passage à l'acte respectif se rapproche par cette difficulté à solutionner efficacement les problèmes.

La plupart des participantes dans notre étude rapportent aussi avoir cherché des solutions adéquates comme la demande d'aide à un tiers. Cet élément n'a pas été trouvé dans les recherches précédentes, sauf dans celle de St-Hilaire (2012). Selon cette étude, les femmes affichant une violence expressive utilisent parfois des stratégies efficaces pour résoudre un conflit sans faire usage de violence. Dans notre recherche, plusieurs participantes ont eu recours à des stratégies efficaces de résolution de problème telles que l'appel à des policiers, la

consultation auprès d'un intervenant social ou le retour sur le marché du travail. Cependant, pour chacune, la solution était efficace sur une courte durée, leur faisant vivre un échec qui s'ajoutait aux difficultés personnelles et individuelles déjà présentes. Devant l'accumulation d'adversités, nos participantes sont incapables de percevoir des alternatives positives. Ces résultats suggèrent qu'elles sont démunies sur le plan des habiletés de résolution de problème en raison de leurs trajectoires de vie qui les amènent à développer des solutions inappropriées, telles que la violence, un patron souvent retrouvé chez les personnes qui ont un historique de victimisation (Dempsey, 2002).

Selon Dempsey (2002), l'exposition à un environnement violent contribue à l'usage de stratégies adaptatives négatives, telles qu'ignorer le problème ou user de violence verbale ou physique. Ces stratégies conduisent au développement de symptômes psychologiques de détresse. Nos résultats mettent en lumière exactement ce type de processus dans le parcours de vie des participantes : un enchaînement d'obstacles qui engendre une accumulation d'émotions négatives intériorisées et de détresse culminant jusqu'à l'explosion de colère. Ceci illustre l'absence de recours à des stratégies adaptatives efficaces.

Comme mentionné à la première phase de notre modèle, devant l'adversité, la plupart des participantes avaient intériorisé leurs émotions négatives. À ce stade-ci, il arrive un moment où les femmes, devant l'exposition répétée à des épreuves, n'arrivaient plus à contenir ces émotions. Donc, la présence d'une épreuve supplémentaire devient l'élément déclencheur pour l'homicide tel que le rejet d'un ex-conjoint, le harcèlement sexuel, la violence envers les enfants, les problèmes financiers ou les pressions du conjoint. Cet élément déclencheur

engendre une explosion de colère qu'Ogle et al. décrivent comme la désinhibition de l'expression d'émotions de colère. Cette explosion se manifeste par une prise de décision, le refus de demeurer dans une situation que les participantes ont fini par percevoir comme inacceptable et le recours à l'homicide pour y arriver. Les explications théoriques d'Ogle et al. (1995) et de Thomas (2005) concordent avec les expériences de nos participantes, pour qui les nombreux éléments d'adversité (la violence conjugale, l'isolement, la séparation, les problèmes de santé mentale et les problèmes financiers) jumelés à la répression des émotions ont conduit à une expression inadéquate de la colère qui s'est manifestée par la décision de recourir à la violence létale.

5.3 Troisième phase : la période délictuelle

La période délictuelle décrit les éléments entourant la préparation et le déroulement de l'homicide. Cette période est caractérisée par différentes motivations, la planification et l'exécution délictuelle.

Les motivations sous-jacentes à l'homicide étaient liées, soit à des représailles, soit à de l'aide altruiste, soit à la contrainte. Pour la moitié des participantes, les déceptions amoureuses vécues ou les victimisations sexuelles subies, autant dans un contexte conjugal qu'extraconjugal, ont nourri un sentiment de vengeance et un désir de faire souffrir la victime qui était à la source de leurs souffrances. Ce type de motivation se rapproche de la théorie de l'autojustice de Black (1983) selon laquelle le recours à l'homicide dans un contexte conjugal est un moyen de se rendre justice en infligeant une punition à autrui pour le mal subi. Bien que la vengeance soit l'un des motifs associés aux homicides conjugaux commis par les femmes (Léveillé et Trébuchon, 2017), nos résultats apportent une nuance à l'effet que les femmes

peuvent tuer aussi par représailles dans un contexte autre que conjugal. Dans notre recherche, parmi les homicides motivés par la vengeance, l'une de nos participantes a tué une personne de son entourage qui l'a agressée sexuellement. En effet, Kirkwood (2003) identifie aussi la motivation de vengeance chez les femmes auteures d'homicide sur un membre de l'entourage. Les motivations liées à l'aide-altruiste visaient à venir en aide à un proche pour lui éviter des problèmes. L'homicide est ainsi motivé par le désir de protéger un enfant de subir des abus physiques ou d'aider un conjoint vivant des difficultés financières à s'en sortir. Dans la littérature sur les homicides perpétrés par les femmes, le filicide est surtout identifié comme un acte altruiste et est défini comme un geste d'amour visant à empêcher des souffrances à son enfant (D'Orban, 1979 ; Jacques, Roy, Laporte, Webanck et Poulin, 1995), ce qui est similaire à un cas de notre étude. En contraste, une participante présentait une motivation altruiste de l'homicide pour aider son conjoint, ce qui n'a pas été abordé dans la littérature. Ceci suggère que les motivations homicides peuvent être communes d'un type de victime à l'autre.

Nos résultats révèlent également une motivation par la contrainte de la menace pour l'homicide commis envers une victime qui n'est pas un membre de la famille, ce qui ne se retrouve pas dans d'autres recherches. Selon nos données, nos participantes qui ont tué leur victime avec qui elles ne partageaient pas de lien familial ont agi dans un contexte relationnel nocif où le conjoint a exercé une influence négative, en la contraignant par la menace. Ce résultat illustre la composante du contrôle propre à la dynamique de violence conjugale que ces femmes ont subie, sans le percevoir ainsi à ce stade-ci où l'homicide est planifié.

La décision de recourir à la violence létale s'est élaborée par une planification du passage à l'acte. La majorité des participantes avaient planifié de façon structurée l'homicide ; une seule a pris une décision spontanée. Contrairement aux femmes auteures d'homicide, les femmes faisant usage de violence non létale planifient peu leur délit (St-Hilaire, 2012). Dans notre étude, les délits d'homicide planifiés suggèrent une manifestation surcontrôlée de violence, alors que dans l'étude de St-Hilaire, l'expression de la violence générale était plutôt de type souscontrôlée et spontanée. Ces résultats suggèrent que les femmes ayant perpétré un homicide tendent à exprimer leur violence différemment des femmes présentant d'autres formes de violence.

L'exécution de l'homicide chez les participantes de notre recherche semble être la manifestation de l'explosion des émotions contenues, propre à la personnalité surcontrôlée. Comme l'expliquent Ogle et al. (1995), une fois leur limite d'inhibition atteinte, les femmes extériorisent leur violence par un geste extrême.

5.4 Quatrième phase : la période postdélictuelle

La dernière phase de notre modèle s'étalait sur une période allant des instants suivant l'homicide à quelques années après. Cette période permet de retracer l'évolution des femmes au sujet de leurs émotions, de leurs stratégies d'adaptation et de leur responsabilisation. Cette évolution survient au propre rythme de chacune des participantes. Les réactions émotionnelles de bouleversements présentent immédiatement après l'homicide, suivies de la détresse et de la culpabilité cheminant avec les années et, par conséquent, font évoluer les stratégies d'évitement. Un parallèle peut être fait avec les résultats de St-Hilaire (2012) qui a trouvé des éléments de déresponsabilisation à ce stade-ci par l'attribution de la responsabilité de l'acte à

des facteurs externes et la minimisation des conséquences de l'acte. Par contre, contrairement à son explication indiquant que ces éléments favorisent le recours à la violence chez les auteures de violence générale, notre recherche suggère que ces éléments seraient plutôt des manifestations de l'émotion de culpabilité chez les auteures d'homicide. Cette culpabilité, avec le temps, tend à se transformer : les comportements d'évitement et la déresponsabilisation disparaissent et font place à une sorte de résolution. Cette résolution représente en quelque sorte l'aboutissement des réflexions des femmes, soit la reconnaissance de l'acte qu'elles ont commis, la pleine acceptation de leur responsabilité délictuelle et l'apprentissage de nouvelles habiletés de saine gestion des émotions et de saine affirmation de soi. En comparaison au processus de passage à l'acte violent chez les femmes, ce phénomène évolutif est particulier au processus de passage à l'acte homicide des femmes, compte tenu de la longue période d'incarcération propre à la sanction pénale pour un tel délit. Les programmes carcéraux ont nécessairement aussi un impact sur cette responsabilisation.

5.5 Les limites de l'étude

Comme toute recherche, cette étude comporte certaines limites. Premièrement, l'échantillon était de petite taille, compte tenu d'une part de la faible proportion de femmes commettant un homicide et d'autre part, le recrutement ayant été limité aux femmes francophones. Par conséquent, le nombre restreint de participantes n'a pas permis d'atteindre une saturation des données, car des éléments nouveaux ont été trouvés à chaque entrevue (Strauss et Corbin, 2004). Ainsi, les résultats devraient être considérés comme préliminaires et doivent être interprétés avec précaution. La vérification du modèle avec un plus grand nombre de cas francophones et en incluant aussi les femmes provenant de différentes ethnicités est nécessaire.

Par ailleurs, rappelons que nos résultats indiquent deux patrons d'homicide, soit les femmes qui ont agi directement et celles qui ont engagé une autre personne pour passer à l'acte à leur place. Ainsi, les huit femmes ne représentent peut-être pas la gamme complète des patrons homicidaires chez les femmes. L'ajout de candidates pourrait fournir des informations supplémentaires sur le processus de passage à l'acte homicide.

Deuxièmement, une limite découlant du contexte de l'entrevue est au sujet de nos données auto-rapportées. Ces données peuvent diverger de la réalité en ce sens qu'elles se rapportent aux facultés de la mémoire qui tend à oublier, déformer ou sélectionner les informations (Coolican, 2017). Ainsi, puisque le passage à l'acte de quelques-unes de nos participantes est survenu il y a plus d'une décennie, nous pouvons supposer que certaines données recueillies peuvent être incomplètes.

Conclusion

Le présent mémoire visait à comprendre le passage à l'acte homicide chez les femmes. L'élaboration du modèle descriptif de l'homicide est basée sur les composantes contextuelles, comportementales, affectives et cognitives du processus de passage à l'acte rapportées par les femmes auteures d'homicide. Selon les quatre périodes établies du modèle, il a été possible de faire ressortir des éléments similaires et différents entre notre modèle et celui du passage à l'acte violent, ainsi que des éléments propres à l'homicide.

Dans la littérature sur la criminalité violente des femmes, rares sont les recherches ayant développé des modèles de passage à l'acte. Rappelons que quelques auteurs se sont attardés à ce processus quant à la violence générale des femmes. Deux recherches ont mis en lumière, à travers plusieurs périodes liées au délit, que les difficultés vécues par les femmes depuis leur enfance ont contribué à les rendre vulnérables dans leurs aptitudes à faire face aux émotions négatives et aux problèmes. De plus, cet historique de difficultés a influencé l'adoption de comportements marginaux ou délinquants à l'âge adulte (Murdoch, Vess et Ward, 2010, 2012; St-Hilaire, 2012). Notre modèle est le premier élaboré sur le processus de passage à l'acte pour ce qui est des homicides tant intrafamiliaux qu'extrafamiliaux chez les femmes. Malgré les limites du modèle, les résultats améliorent la compréhension des stades menant les femmes à poser un acte de violence létale. Ces résultats constituent donc une base conceptuelle à partir de laquelle davantage de recherches pourraient être menées afin d'en arriver à la construction d'une théorie de l'homicide chez les femmes.

À la lumière de nos résultats, le processus de passage à l'acte homicide se rapproche en plusieurs points du processus de passage à l'acte violent chez les femmes. Il s'agit de la

présence des facteurs de vulnérabilités provenant des nombreuses victimisations subies par les femmes durant l'enfance, l'adolescence, et qui se sont perpétuées à l'âge adulte. Ultimement, plusieurs conséquences s'en sont ressenties, notamment des difficultés de gestion des émotions et de résolution de problèmes. En présence de plusieurs embûches, l'accumulation d'émotions négatives en vient à être exacerbée, puis à exploser. Il apparaît évident que l'investissement dans l'élaboration de programmes de prévention et d'éducation destinés aux femmes d'un jeune âge serait profitable pour réduire les coûts individuels et sociaux de la victimisation. De plus, ces types de programmes pourraient servir, pour certaines de ces victimes, à prévenir le passage à l'acte violent.

Références

- A profile of homicide offenders in Canada (1995). Consulté 14 mars 2016 à l'adresse <http://www.csc-scc.gc.ca/research/b12e-eng.shtml#tphp>
- Agnew, R. (1992). Foundation for a General Strain Theory of Crime and Delinquency. *Criminology*, 30(1), 47-88. <https://doi.org/10.1111/j.1745-9125.1992.tb01093.x>
- Alder, C. M., & Baker, J. (1997). Maternal Filicide: More Than One Story to Be Told. *Women & Criminal Justice*, 9(2), 15-39. http://doi.org/10.1300/J012v09n02_02
- Archer, J. (2000). Sex Differences in Aggression Between Heterosexual Partners: A Meta-Analytic Review. *Psychological Bulletin*, 126, 651-680.
- Babcock, J. C., Miller, S. A., & Siard, C. (2003). Toward a Typology of Abusive Women: Differences Between Partner-Only and Generally Violent Women in the Use of Violence. *Psychology of Women Quarterly*, 27(2), 153-161. <https://doi.org/10.1111/1471-6402.00095>
- Barker, J. (2018). The canadian criminal justice system and women. Dans J. Baker & D. S. Tavcer (dir.), *Women and the criminal justice system : a canadian perspective* (2^e édition, p. 5-31). Toronto : Emond Montgomery Publications.
- Barker, J., & Tavcer, D. S. (2018). *Women and the criminal justice system: a Canadian perspective* (2e édition). Toronto, ON, Canada : Emond Montgomery Publications Ltd..
- Barr, J. A., & Beck, C. T. (2008). Infanticide secrets qualitative study on postpartum depression. *Canadian Family Physician*, 54(12), 1716-1717.e5.
- Batchelor, S. (2005). 'Prove me the bam!': Victimization and agency in the lives of young women who commit violent offences. *Probation Journal*, 52(4), 358-375. <https://doi.org/10.1177/0264550505058034>
- Belknap, J. (2015). *The Invisible woman: gender, crime, and justice* (4e ed). Stamford, CT: Cengage Learning.

- Bell, A. (2004). Délinquantes avec antécédents d'infractions violentes : Une comparaison, *Forum-Recherche sur l'actualité correctionnelle*, 16(1), 22-24.
- Bellard, C., & Herzog-Evans, M. (2010). *Les crimes au féminin*. Paris: Harmattan.
- Benda, B. B. (2005). Gender Differences in Life-Course Theory of Recidivism: A Survival Analysis. *International Journal of Offender Therapy and Comparative Criminology*, 49(3), 325-342. <https://doi.org/10.1177/0306624X04271194>
- Bernard, T. J. (1990). Angry Aggression Among the « Truly Disadvantaged ». *Criminology*, 28(1), 73-96. <http://doi.org/10.1111/j.1745-9125.1990.tb01318.x>
- Black, D. (1983). Crime as Social Control. *American Sociological Review*, 48(1), 34-45. <http://doi.org/10.2307/2095143>
- Blanchette, K., & Brown, S. L. (2006). *The assessment and treatment of women offenders: an integrative perspective*. Chichester, West Sussex, England ; Hoboken, NJ: J. Wiley & Sons.
- Block, R. C., Blokland, A. A. J., Van der Werff, C., Van Os, R., & Nieuwebeerta, P. (2010). Long-Term Patterns of Offending in Women. *Feminist Criminology*, 5(1), 73-107.
- Boles, S. M., & Miotto, K. (2003). Substance abuse and violence: A review of the literature. *Aggression and Violent Behavior*, 8(2), 155-174. [http://doi.org/10.1016/S1359-1789\(01\)00057-X](http://doi.org/10.1016/S1359-1789(01)00057-X)
- Bottos, S. (2008). *Les femmes et la violence : Théorie, risque et conséquences* (Rapport de recherche No. R-198). Ottawa, Ontario. Consulté 4 décembre 2017 à l'adresse <http://www.csc-scc.gc.ca/recherche/r198-fra.shtml>
- Bourget, D., & Bradford, J. M. (1990). Homicidal parents. *The Canadian Journal of Psychiatry / La Revue canadienne de psychiatrie*, 35(3), 233-238.

- Bourget, D., & Gagne, P. (2002). Maternal filicide in Quebec. *Journal of the American Academy of Psychiatry and the Law Online*, 30(3), 345-351.
- Bourget, D., & Gagné, P. (2005). Paternal Filicide in Québec. *Journal of the American Academy of Psychiatry and the Law Online*, 33(3), 354-360.
- Byard, R. W., Knight, D., James, R. A., & Gilbert, J. (1999). Murder-Suicides Involving Children: A 29-Year Study. *The American Journal of Forensic Medicine and Pathology*, 20(4), 323–327.
- Caman, S., Howner, K., Kristiansson, M., & Sturup, J. (2016). Differentiating Male and Female Intimate Partner Homicide Perpetrators: A Study of Social, Criminological and Clinical Factors. *International Journal of Forensic Mental Health*, 15(1), 26-34.
<https://doi.org/10.1080/14999013.2015.1134723>
- Caman, S., Kristiansson, M., Granath, S., & Sturup, J. (2017). Trends in rates and characteristics of intimate partner homicides between 1990 and 2013. *Journal of Criminal Justice*, 49 (Supplement C), 14-21. <https://doi.org/10.1016/j.jcrimjus.2017.01.002>
- Cameron, M. (2001). Women prisoners and correctional programs. Trends and issues in crime and criminal justice. (No. 194). Canberra, Australia : Australian Institute of Criminology. Consulté 15 décembre 2017 à l'adresse <http://www.aic.gov.au/publications/current%20series/tandi/181-200/tandi194.html>
- Campbell, A. (1993). *Men, women, and aggression*. New York, NY: Basic Books.
- Campbell, J. C., Webster, D., Koziol-McLain, J., Block, C., Campbell, D., Curry, M. A., & Laughon, K. (2003). Risk Factors for Femicide in Abusive Relationships: Results From a Multisite Case Control Study. *American Journal of Public Health*, 93(7), 1089-1097.

- Centre canadien de la statistique juridique (2004). *Canadian crime statistics* (Catalogue No. 85-205-XIE). Ottawa, Ontario, Canada : Statistics Canada.
- Chambers, J. C., Ward, T., Eccleston, L., & Brown, M. (2009). The Pathways Model of Assault A Qualitative Analysis of the Assault Offender and Offense. *Journal of Interpersonal Violence*, 24(9), 1423-1449. <http://doi.org/10.1177/0886260508323668>
- Chambers, J. C., Ward, T., Eccleston, L., & Brown, M. (2011). Representation of Female Offender Types Within the Pathways Model of Assault. *International Journal of Offender Therapy and Comparative Criminology*, 55(6), 925-948. <https://doi.org/10.1177/0306624X10370759>
- Chesney-Lind, M., & Pasko, L. (2013). *The female offender: girls, women, and crime* (3rd ed). Thousand Oaks: SAGE.
- Coolican, H. (2017). *Research Methods and Statistics in Psychology*. Psychology Press. <https://doi.org/10.4324/9780203769836>
- Copes, H., & Miller, J. M. (2015). *The Routledge handbook of qualitative criminology*. Abingdon, Oxon: Routledge.
- Cortoni, F. (2009). Violence and Women Offenders. Dans J. Barker (dir.) . *Women and the criminal justice system: a Canadian perspective* (p. 175-199). Toronto: Emond Montgomery Publications.
- Cortoni, F. (2018). *Women who sexually abuse: assessment, treatment & management* (First edition). Brandon, Vermont: Safer Society Press.
- Cortoni, F. & Robitaille, M.P. (2013). La violence et les femmes. Dans M. Cusson, S. Guay, J. Proulx & F. Cortoni (dir.), *Traité des violences criminelles: les questions posées par la violence, les réponses de la science* (p. 215-239). Montréal (Québec): Hurtubise.

- Couture, M. (2003). La recherche qualitative: introduction à la théorisation ancrée. *Interactions*, 7(2), 127-134.
- Dasgupta, S. D. (2002). A Framework for Understanding Women's Use of Nonlethal Violence in Intimate Heterosexual Relationships. *Violence Against Women*, 8(11), 1364-1389. <http://doi.org/10.1177/107780102237408>
- Desanti, R., & Cardon, P. (2010). *Initiation à l'enquête sociologique*. Rueil-Malmaison: ASH éditions.
- DeHart, D. D. (2009). *Polyvictimization among girls in juvenile justice system: Manifestations & associations to delinquency*. Washington, DC: National Institute of Justice.
- Dempsey, M. (2002). Negative coping as mediator in the relation between violence and outcomes: Inner-city African American youth. *American Journal of Orthopsychiatry*, 72(1), 102-109. <https://doi.org/10.1037/0002-9432.72.1.102>
- Denzin, N. K., & Lincoln, Y. S. (1994). *Handbook of qualitative research*. Thousand Oaks: Sage Publications.
- Deslauriers, J.-P. (1987). L'analyse en recherche qualitative. *Cahiers de recherche sociologique*, 5(2), 145-152. <https://doi.org/10.7202/1002031ar>
- D'Orban, P. T. (1979). Women who kill their children. *The British Journal of Psychiatry*, 134(6), 560-571. <http://doi.org/10.1192/bjp.134.6.560>
- Dobash, E. R., & Dobash, R. P. (2011). What Were They Thinking? Men Who Murder an Intimate Partner. *Violence Against Women*, 17(1), 111-134. <https://doi.org/10.1177/1077801210391219>
- Dodson, K.D., Cabage L. N. (2016). Mothers Who Kill. Dans T. Freiburger et C. Marcum (dir.), *Women in the Criminal Justice System : Tracking the Journey of Females and Crime*. (p.189-207). Consulté 30 janvier 2016, à l'adresse

<http://web.b.ebscohost.com/ehost/ebookviewer/ebook/bmxlYmtfXzEwMjg5MTNfX0FO0?sid=07b9f4ee-e4fe-4e43-899f-02ef796d0eae@sessionmgr198&vid=3&format=EB&rid=1#>

- Donnellan, M. B., Trzesniewski, K. H., Robins, R. W., Moffitt, T. E., & Caspi, A. (2005). Low Self-Esteem Is Related to Aggression, Antisocial Behavior, and Delinquency. *Psychological Science*, 16(4), 328-335. <https://doi.org/10.1111/j.0956-7976.2005.01535.x>
- Ducroix, C., & Vacheron, M.-N. (2016). Le néonaticide. Dans B. Bayle, *Le déni de grossesse, un trouble de la gestation psychique* (p. 197). ERES. Consulté 17 avril 2016 à l'adresse <http://www.cairn.info/le-deni-de-grossesse-un-trouble-de-la-gestation-ps--9782749250106-page-197.htm>
- Eldridge, H., & Saradjian, J. (2000). Replacing the function of abusive behaviors for the offender : Remaking relapse prevention in working with women who sexually abuse children. Dans D.R. Laws, S.M. Hudson, & T. Ward (Eds), *Remaking relapse prevention with sex offenders : A sourcebook* (pp.402-426). Thousand Oaks, CA: Sage.
- Eliason, S. (2009). Murder-suicide: a review of the recent literature. *The Journal of the American Academy of Psychiatry and the Law*, 37(3), 371-376.
- Eriksson, L., & Mazerolle, P. (2013). A general strain theory of intimate partner homicide. *Aggression and Violent Behavior*, 18(5), 462-470. <https://doi.org/10.1016/j.avb.2013.07.002>
- Eriksson, L., McPhedran, S., Caman, S., Mazerolle, P., Wortley, R., & Johnson, H. (2018). Criminal Careers Among Female Perpetrators of Family and Nonfamily Homicide in Australia. *Journal of Interpersonal Violence*, 886260518760007. <https://doi.org/10.1177/0886260518760007>
- Falshaw, L. (2005). The link between a history of maltreatment and subsequent offending behaviour. *The Journal of Community and Criminal Justice*, 52, 423-434.

- Falk, Ö., Sfindla, A., Brändström, S., Anckarsäter, H., Nilsson, T., & Kerekes, N. (2017). Personality and trait aggression profiles of male and female prison inmates. *Psychiatry Research*, 250, 302-309. <https://doi.org/10.1016/j.psychres.2016.12.018>
- Farrell, M. (2017). *Criminology of homicidal poisoning: offenders, victims and detection*. Cham: Springer. Consulté 18 septembre 2017 à l'adresse <http://site.ebrary.com/lib/umontreal/detail.action?docID=11402350>
- Fazel, S., & Grann, M. (2004). Psychiatric morbidity among homicide offenders: A Swedish population study. *American Journal of Psychiatry*, 161, 2129-2131.
- Flynn, S. M., Shaw, J. J., & Abel, K. M. (2013). Filicide: Mental Illness in Those Who Kill Their Children. *PLOS ONE*, 8(4), e58981. <http://doi.org/10.1371/journal.pone.0058981>
- Freiburger, T., & Marcum, C. (s. d.). Women in the Criminal Justice System : Tracking the Journey of Females and Crime. Consulté 30 janvier 2016 à l'adresse <http://web.b.ebscohost.com/ehost/ebookviewer/ebook/bmxlYmtfXzEwMjg5MTNfX0FO0?sid=07b9f4ee-e4fe-4e43-899f-02ef796d0eae@sessionmgr198&vid=3&format=EB&rid=1#>
- Friedman, S. H., Horwitz, S. M., & Resnick, P. J. (2005). Child Murder by Mothers: A Critical Analysis of the Current State of Knowledge and a Research Agenda. *American Journal of Psychiatry*, 162(9), 1578-1587. <http://doi.org/10.1176/appi.ajp.162.9.1578>
- Friedman, S. H., & Resnick, P. J. (2009). Neonaticide: Phenomenology and considerations for prevention. *International Journal of Law and Psychiatry*, 32(1), 43-47. <http://doi.org/10.1016/j.ijlp.2008.11.006>
- Gannon, T. A., Rose, M. R., & Ward, T. (2008). A Descriptive Model of the Offense Process for Female Sexual Offenders. *Sexual Abuse: A Journal of Research and Treatment*, 20(3), 352-374. <https://doi.org/10.1177/1079063208322495>

- Giroux, L., & Frigon, S. (2011). Profil correctionnel 2007-2008 : Les femmes confiées aux Services correctionnels. Consulté 17 décembre 2015 à l'adresse http://www.securitepublique.gouv.qc.ca/fileadmin/Documents/services_correctionnels/publications/profil_femmes_2007-2008/profil_correctionnel_2007-2008_femmes.pdf
- Gilfus, M. E. (1993). From Victims to Survivors to Offenders: *Women & Criminal Justice*, 4(1), 63-89. https://doi.org/10.1300/J012v04n01_04
- Glaser, B. G., & Strauss, A. L. (2010). *La découverte de la théorie ancrée: Stratégies pour la recherche qualitative*. Armand Colin.
- Goetting, A. (1988). Patterns of Homicide Among Women. *Journal of Interpersonal Violence*, 3(1), 3-19. <http://doi.org/10.1177/088626088003001001>
- Grayston, A. D., & De Luca, R. V. (1999). Female perpetrators of child sexual abuse: A review of the clinical and empirical literature. *Aggression and Violent Behavior*, 4(1), 93-106. [https://doi.org/10.1016/S1359-1789\(98\)00014-7](https://doi.org/10.1016/S1359-1789(98)00014-7)
- Greenfeld, L. A., & Snell, T. L. (1999). Women Offenders (Special Report NCJ 175688). Bureau of Justice Statistics, US Department of Justice. Consulté 15 décembre 2017 à l'adresse <https://www.bjs.gov/index.cfm?ty=pbdetail&iid=568>
- Greenfield, S. F., Back, S. E., Lawson, K., & Brady, K. T. (2010). Substance Abuse in Women. *Psychiatric Clinics of North America*, 33(2), 339-355. <https://doi.org/10.1016/j.psc.2010.01.004>
- Government of Canada, S. C. (2015, octobre 28). Juristat 2015. Consulté 31 janvier 2016, à l'adresse <http://www.statcan.gc.ca/pub/85-002-x/85-002-x2015001-eng.htm>
- Harrison, P. M., & Beck, A. J. (2005). Prison and Jail Inmates at Midyear 2004 (NCJ 208801). Consulté 15 décembre 2017 à l'adresse <https://www.bjs.gov/index.cfm?ty=pbdetail&iid=843>

- Hien, D. (1998) Women, violence with intimates, and substance abuse: Relevant theory, empirical findings, and recommendations for future research. *American Journal of Drug and Alcohol Abuse*, (24), 419-438.
- Hoffman, L.E., Lavigne, B., & Dickie, I. (1998). Women convicted of homicide serving a federal sentence : An exploratory study. Ottawa : Correctionnal Service of Canada.
- Hotton Mahony, T. (2011). Les femmes et le système de justice pénale. Statistique Canada, 89-503-X, Repéré à <https://www150.statcan.gc.ca/n1/fr/catalogue/89-503-X201000111416>
- Jack, D. C. (2009). *Behind the Mask: Destruction and Creativity in Women's Aggression*. Harvard University Press.
- Jacques, D. M., Roy, R., Laporte, L., Webanck, T., & Poulin, B. (1995). Homicide d'enfant commis par la mère. *The Canadian Journal of Psychiatry*, 40(3), 142-149. <https://doi.org/10.1177/070674379504000306>
- Jensen, V. (2001). *Why Women Kill: Homicide and Gender Equality*. Lynne Rienner Publishers.
- Johansson, P., & Kempf-Leonard, K. (2009). A Gender-Specific Pathway to Serious, Violent, and Chronic Offending?: Exploring Howell's Risk Factors for Serious Delinquency. *Crime & Delinquency*, 55(2), 216-240. <http://doi.org/10.1177/0011128708330652>
- Jurik, N. C., & Winn, R. (1990). Gender and Homicide: A Comparison of Men and Women Who Kill. *Violence and Victims*, 5(4), 227-242.
- Kimmel, M. S. (2002). "Gender Symmetry" in Domestic Violence: A Substantive and Methodological Research Review. *Violence Against Women*, 8(11), 1332-1363. <https://doi.org/10.1177/107780102237407>

- Kirkwood, D. (2003). Female Perpetrated Homicide in Victoria Between 1985 and 1995. *Australian and New Zealand Journal of Criminology*, 36(2), 152-172. <http://doi.org/10.1375/acri.36.2.152>
- Krischer, M. K., Stone, M. H., Sevecke, K., & Steinmeyer, E. M. (2007). Motives for maternal filicide: Results from a study with female forensic patients. *International Journal of Law and Psychiatry*, 30(3), 191-200. <http://doi.org/10.1016/j.ijlp.2007.03.003>
- Kruttschnitt, C., & Carbone-Lopez, K. (2006). Moving Beyond the Stereotypes: Women's Subjective Accounts of Their Violent Crime. *Criminology*, 44(2), 321-352. <https://doi.org/10.1111/j.1745-9125.2006.00051.x>
- Kubiak, S. P., Kim, W. J., Fedock, G., & Bybee, D. (2013). Differences Among Incarcerated Women With Assaultive Offenses: Isolated Versus Patterned Use of Violence. *Journal of Interpersonal Violence*, 28(12), 2462-2490. <https://doi.org/10.1177/0886260513479034>
- Laperrière, A. (1997). La théorisation ancrée (grounded theory): démarche analytique et comparaison avec d'autres approches apparentées. *La recherche qualitative: enjeux épistémologiques et méthodologiques*, 4, 309-333.
- Leisring, P.A., Dowd, L., & Rosenbaum, A. (2003). Treatment of partner aggressive women. Dans D. Dutton & D. J. Sonkin (dir.), *Intimate violence: contemporary treatment innovations* (p. 257-277). Binghamton, N.Y.: The Haworth Maltreatment and Trauma Press.
- Léveillé, S., & Lefebvre, J. (2008). Étude des homicides intrafamiliaux commis par des personnes souffrant d'un trouble mental. *Québec, ministère de la Santé et des Services sociaux*.
- Léveillé, S., & Trébuchon, C. (2017). Femmes auteures d'un homicide conjugal: Caractéristiques criminologiques et motivations. *Criminologie*, 50(2), 13. <https://doi.org/10.7202/1041696ar>
- Lieberherr, F. (1983). L'entretien, un lieu sociologique. *Revue suisse de sociologie*, 9(2), 391-406.

- Luckenbill, D. F. (1977). Criminal Homicide as a Situated Transaction. *Social Problems*, 25(2), 176-186. <http://doi.org/10.2307/800293>
- MacKenzie, D. L., O'Neill, L., Povitsky, W., & Acedo, S. (2006). *Different crimes different criminals: understanding, treating and preventing criminal behavior*. Newark, N.J.: Anderson Publishing/LexisNexis.
- Maddoux, J., Symes, L., McFarlane, J., Koci, A., Gilroy, H., & Fredland, N. (2014). Problem-Solving and Mental Health Outcomes of Women and Children in the Wake of Intimate Partner Violence. *Journal of Environmental and Public Health*, 2014. <https://doi.org/10.1155/2014/708198>
- Makarios, M. D. (2007). Race, Abuse, and Female Criminal Violence. *Feminist Criminology*, 2(2), 100-116. <https://doi.org/10.1177/1557085106296501>
- Mann, C. R. (1996). *When Women Kill*. SUNY Press.
- Marleau, J. D., Poulin, B., Webanck, T., Roy, R., & Laporte, L. (1999). Paternal Filicide: A Study of 10 Men. *The Canadian Journal of Psychiatry*, 44(1), 57-63. <https://doi.org/10.1177/070674379904400107>
- Mathews, R., Matthews, J. K., & Speltz, K. (1989). *Female sexual offenders: an exploratory study*. Brandon, VT: Safer Society Press.
- McCarty, L. M. (1986). Mother-Child Incest: Characteristics of the Offender. *Child Welfare*, 65(5), 447-458.
- McKee, G. R., & Shea, S. J. (1998). Maternal filicide: A cross-national comparison. *Journal of Clinical Psychology*, 54(5), 679-687. [http://doi.org/10.1002/\(SICI\)1097-4679\(199808\)54:5<679::AID-JCLP14>3.0.CO;2-A](http://doi.org/10.1002/(SICI)1097-4679(199808)54:5<679::AID-JCLP14>3.0.CO;2-A)

- Megargee, E. I. (1966). Undercontrolled and overcontrolled personality types in extreme antisocial aggression. *Psychological Monographs: General and Applied*, 80(3), 1-29.
<http://doi.org/10.1037/h0093894>
- Meyer, C. L., & Oberman, M. (2001). *Mothers who kill their children: inside the minds of moms from Susan Smith to the « Prom Mom »*. New York [u.a.]: New York Univ. Press.
- Miller, S. L., & Meloy, M. L. (2006). Women's Use of Force: Voices of Women Arrested for Domestic Violence. *Violence Against Women*, 12(1), 89-115.
<https://doi.org/10.1177/1077801205277356>
- Ministère de la justice. (2017). Lois codifiées Règlements codifiés. Repéré à <http://laws-lois.justice.gc.ca/fra/lois/C-46/page-53.html#docCont>
- Ministry of justice. (2016). *Women and the criminal justice system statistics 2015*. Repéré à <https://www.gov.uk/government/statistics/women-and-the-criminal-justice-system-statistics-2015>
- Moen, E., Nygren, L., & Edin, K. (2015). Volatile and Violent Relationships Among Women Sentenced for Homicide in Sweden Between 1986 and 2005. *Victims & Offenders*, 1-19.
<http://doi.org/10.1080/15564886.2015.1010696>
- Muftic, L. R., & Baumann, M. L. (2012). Female Versus Male Perpetrated Femicide: An Exploratory Analysis of Whether Offender Gender Matters. *Journal of Interpersonal Violence*, 27(14), 2824-2844. <http://doi.org/10.1177/0886260512438282>
- Murdoch, S., Vess, J., & Ward, T. (2010). Descriptive Model of the Offence Process of Women Violent Offenders: Distal Background Variables. *Psychiatry, Psychology and Law*, 17(3), 368-384. <http://doi.org/10.1080/13218710903421316>

- Murdoch, S., Vess, J., & Ward, T. (2012). A Descriptive Model of Female Violent Offenders. *Psychiatry, Psychology and Law*, 19(3), 412-426.
<http://doi.org/10.1080/13218719.2011.589942>
- NVivo qualitative data analysis Software; QSR International Pty Ltd. Version 11, 2017.
- Ogle, R. S., Maier-Katkin, D., & Bernard, T. J. (1995). A Theory of Homicidal Behavior Among Women. *Criminology*, 33(2), 173-193. <http://doi.org/10.1111/j.1745-9125.1995.tb01175.x>
- Paillé, P. (1994). L'analyse par théorisation ancrée. *Cahiers de recherche sociologique*, 23, 147-181.
- Parker, K. F., & Hefner, M. K. (2015). Intersections of Race, Gender, Disadvantage, and Violence: Applying Intersectionality to the Macro-Level Study of Female Homicide. *Justice Quarterly*, 32(2), 223-254. <http://doi.org/10.1080/07418825.2012.761719>
- Peterson, E. S. L. (1999). Murder as Self-Help: Women and Intimate Partner Homicide. *Homicide Studies*, 3(1), 30-46. <http://doi.org/10.1177/1088767999003001003>
- Pirès, A.P. (1997). Échantillonnage et recherche qualitative : essai théorique et méthodologie, dans Poupart, J., Deslauriers, J-P., Groulx, L., Laperrière, A., Mayer, R., Pires, A. (Eds.), *La recherche qualitative : enjeux épistémologiques* (pp. 113-169). Montréal : Gaëtan Morin.
- Pizarro, J. M., DeJong, C., & McGarrell, E. F. (2010). An Examination of the Covariates of Female Homicide Victimization and Offending. *Feminist Criminology*, 5(1), 51-72. <http://doi.org/10.1177/1557085109354044>
- Pollock, J. M., & Davis, S. M. (2005). The Continuing Myth of the Violent Female Offender. *Criminal Justice Review*, 30(1), 5-29. <https://doi.org/10.1177/0734016805275378>

- Pollock, J. M., Mullings, J. L., & Crouch, B. M. (2006). Violent women: findings from the Texas women inmates study. *Journal of Interpersonal Violence*, 21(4), 485-502. <https://doi.org/10.1177/0886260505285722>
- Poupart, J., Groulx, L. H., Deslauriers, J-P., Laperrière, A., Mayer, R., Pires, A. P., & Groupe de Recherche Interdisciplinaire sur les Méthodes Qualitatives (Éd.). (1997). *La recherche qualitative: enjeux épistémologiques et méthodologiques*. Montréal: Morin.
- Putkonen, H., Collander, J., Honkasalo, M.-L., & Lönnqvist, J. (1998). Finnish female homicide offenders 1982–92. *The Journal of Forensic Psychiatry*, 9(3), 672-684. <http://doi.org/10.1080/09585189808405381>
- Putkonen, H., Komulainen, E. J., Virkkunen, M., Eronen, M., & Lönnqvist, J. (2003). Risk of repeat offending among violent female offenders with psychotic and personality disorders. *The American Journal of Psychiatry*, 160(5), 947-951. <https://doi.org/10.1176/appi.ajp.160.5.947>
- Putkonen, H., Weizmann-Henelius, G., Collander, J., Santtila, P., & Eronen, M. (2007). Neonaticides may be more preventable and heterogeneous than previously thought – neonaticides in Finland 1980–2000. *Archives of Women's Mental Health*, 10(1), 15-23. <http://doi.org/10.1007/s00737-006-0161-9>
- Putkonen, H., Weizmann-Henelius, G., Lindberg, N., Rovamo, T., & Häkkänen, H. (2008). Changes over time in homicides by women: a register-based study comparing female offenders from 1982 to 1992 and 1993 to 2005. *Criminal Behaviour and Mental Health*, 18(5), 268-278. <http://doi.org/10.1002/cbm.711>
- Putkonen, H., Weizmann-Henelius, G., Lindberg, N., Rovamo, T., & Häkkänen-Nyholm, H. (2011). Gender differences in homicide offenders' criminal career, substance abuse and mental health care. A nationwide register-based study of Finnish homicide offenders 1995-

2004. *Criminal Behaviour and Mental Health: CBMH*, 21(1), 51-62.

<https://doi.org/10.1002/cbm.782>

<http://doi.org/10.1177/1557085109356520>

Reitano, J. (2017). Statistiques sur les services correctionnels pour adultes au Canada, 2015-2016.

Juristat, 85-002-X, Repéré à <https://www150.statcan.gc.ca/n1/fr/catalogue/85-002-X2017001>

Richie, B. (2000). Exploring the links between violence against women and women's involvement in illegal activity. Dans B. Richie, K. Tsenin, & C. Widow (Eds.), *Research on women and girls in the criminal justice system* (pp.1-13). Washington, DC: National Institute of Justice.

Roberts, J. M. (2015). U.S. spousal homicide rates by racial composition of marriage. *Annals of Epidemiology*, 25(9), 668-673.e2. <http://doi.org/10.1016/j.annepidem.2015.04.004>

Robitaille, M.-P., & Cortoni, F. (2014). La pensée des femmes violentes : Les théories implicites liées au comportement violent. *Canadian Journal of Behavioural Science / Revue Canadienne Des Sciences Du Comportement*, 46(2), 175-184. <https://doi.org/10.1037/a0034220>

Robitaille, M.-P., & Cortoni, F. (2018). Violent Women Offenders. Dans J. Baker & D. S. Tavcer (dir.), *Women and the criminal justice system : a canadian perspective* (2^e édition, p. 115-139). Toronto : Emond Montgomery Publications.

Rowan, E.L., Rowan, J.B., & Langelier, P. (1990). Women who molest children. *Bulletin of American Academy of Psychiatry and the Law*, 18, 79-83.

Sader, J., Roy, C., & Guay, S. (2017). *Intimate partner violence and psychological distress among young couples: The role of the pattern of violence*. Violence and Victims. En impression. Repéré à <http://ciusss-estmtl.gouv.qc.ca/nouvelles/2017/violence-conjugale-bidirectionnelle-chez-les-jeunes-couples-et-impacts-psychologiques-importants/>

- Savoie-Zajc, L. (2009). L'entrevue semi-dirigée. Dans B. Gauthier (Ed.), *Recherche en sciences sociales : de la problématique à la collecte de données*. 5e éd. (p. 337-360). Québec: Les Presses de l'Université du Québec.
- Seigneurie, A.-S., & Limosin, F. (2012). Déné de grossesse et néonaticide : aspects cliniques et psychopathologiques. *La Revue de Médecine Interne*, 33(11), 635-639.
<https://doi.org/10.1016/j.revmed.2012.07.013>
- Shanda, H., Knecht, G., Schreinzer, D., Stompe, TH., Ortwein-Swoboda, G., & Waldhoer, TH (2004). Homicide and major mental disorders: A 25-year study. *Acta Psychiatrica Scandinavica*, 110, 98-107.
- Shields, P. M., & Tajalli, H. (2006). Intermediate Theory: The Missing Link in Successful Student Scholarship. *Journal of Public Affairs Education*, 12(3), 313-334.
- Silver, E., Felson, R. B., & Vaneseltine, M. (2008). The Relationship Between Mental Health Problems and Violence Among Criminal Offenders. *Criminal Justice and Behavior*, 35(4), 405-426. <http://doi.org/10.1177/0093854807312851>
- Sinclair, R. L., & Boe, R. (2002). *Canadian federal women offender profiles : trends from 1981 to 2002 (revised)* (Research Report R-131). Ottawa, Ontario : Research Branch, Correctionnal Service Canada. Consulté 15 décembre 2017 à l'adresse <http://www.csc-scc.gc.ca/research/r131-eng.shtml>
- Sinha, M. (2013). La violence familiale au Canada : un profil statistique, 2011. *Juristat*, 85-0002-X, Repéré à <https://www150.statcan.gc.ca/n1/pub/85-002-x/2013001/article/11805-fra.pdf>
- Smith, J. (2006). Infanticide. Dans D. L. MacKenzie, L. O'Neill, W. Povitsky & S. Acedo (dir.), *Different crimes different criminals: understanding, treating and preventing criminal behavior*. (p. 11-32). Newark, N.J.: Anderson Publishing/LexisNexis.

- Snyder, H. N. (2012). Arrest in the United States, 1990-2010. *Bureau of justice statistics*, NCJ 239423, Repéré à <https://www.bjs.gov/index.cfm?ty=pbdetail&iid=4515>
- Sommers, I., & Baskin, D. R. (1993). The Situational Context of Violent Female Offending. *Journal of Research in Crime and Delinquency*, 30(2), 136-162.
<https://doi.org/10.1177/0022427893030002002>
- Spinelli, M. G. (2005). Infanticide: contrasting views. *Archives of Women's Mental Health*, 8(1), 15-24. <http://doi.org/10.1007/s00737-005-0067-y>
- St-Hilaire, G. (2012), Le processus de passage à l'acte violent chez les femmes, Consulté 16 décembre 2015 à l'adresse
https://papyrus.bib.umontreal.ca/xmlui/bitstream/handle/1866/8958/St-Hilaire_Genevieve_2012_memoire.pdf?sequence
- Steffensmeier, D., & Allan, E. (1996). Gender and Crime: Toward a Gendered Theory of Female Offending. *Annual Review of Sociology*, 22, 459-487.
- Strauss, A., Corbin, J. (1994). Grounded theory methodology : An overview. Dans W.K. Denzin & Y.S. Lincoln (Eds.), *Handbook of qualitative research* (p. 273-285). Thousand Oaks, CA: Sage.
- Strauss, A., & Corbin, J. (2004). *Les fondements de la recherche qualitative: techniques et procédures de développement de la théorie enracinée*. Fribourg Suisse: Academic Press / Saint-Paul.
- Strauss, A., & Corbin, J. (2005). L'analyse de données selon la grounded theory. Procédure de codage et critères d'évaluation. Dans D. Céfai, *L'entretien, un lieu sociologique* (La Découverte Mauss, p. 363-378).
- Sutton, R. I., & Staw, B. M. (1995). What theory is not. *Administrative science quarterly*, 371-384.

- Swan, S. C., & Snow, D. L. (2003). Behavioral and Psychological Differences Among Abused Women Who Use Violence in Intimate Relationships. *Violence Against Women*, 9, 339-354.
- Swatt, M. L., & He, N., P. (2006). Exploring the Difference Between Male and Female Intimate Partner Homicides Revisiting the Concept of Situated Transactions. *Homicide Studies*, 10(4), 279-292. <http://doi.org/10.1177/1088767906290965>
- Tavcer, D. S., Barker, J., & DeKeseredy, W. (2018). Experiences of Female Offenders : The Intersection of Victimization and (re)Offending. Dans J.Barker et D.S. Tavcer, *Women and the Criminal Justice System a canadian perspective* (2e édition, p. 173-201). Toronto: Edmond Montgomery Publications Limited.
- Thomas, S. P. (2005). Women's anger, aggression, and violence. *Health Care for Women International*, 26(6), 504-522. <https://doi.org/10.1080/07399330590962636>
- Trägårdh, K., Nilsson, T., Granath, S., & Sturup, J. (2016). A Time Trend Study of Swedish Male and Female Homicide Offenders from 1990 to 2010. *International Journal of Forensic Mental Health*, 15(2), 125-135. <https://doi.org/10.1080/14999013.2016.1152615>
- Trébuchon, C., & Léveillé, S. (2016). Fonctionnement intrapsychique de femmes incarcérées auteures de violence intrafamiliale. *Pratiques Psychologiques*, 22(3), 239-254. <https://doi.org/10.1016/j.prps.2016.02.002>
- Trzesniewski, K. H., Donnellan, M. B., Moffitt, T. E., Robins, R. W., Poulton, R., & Caspi, A. (2006). Low self-esteem during adolescence predicts poor health, criminal behavior, and limited economic prospects during adulthood. *Developmental Psychology*, 42(2), 381-390. <https://doi.org/10.1037/0012-1649.42.2.381>

- Van Wormer, K. S. (2010). *Working with female offenders: a gender-sensitive approach*. Hoboken, N.J: John Wiley & Sons.
- Vandiver, D. M. (2006). Female Sex Offenders: A Comparison of Solo Offenders and Co-Offenders. *Violence and Victims*, 21(3), 339-354. <https://doi.org/10.1891/vivi.21.3.339>
- Vandiver, D. M., & Kercher, G. (2004). Offender and Victim Characteristics of Registered Female Sexual Offenders in Texas: A Proposed Typology of Female Sexual Offenders. *Sexual Abuse: A Journal of Research and Treatment*, 16(2), 121-137.
<https://doi.org/10.1023/B:SEBU.0000023061.77061.17>
- Vandiver, D. M., & Walker, J. T. (2002). Female Sex Offenders: An Overview and Analysis of 40 Cases. *Criminal Justice Review*, 27(2), 284-300.
<https://doi.org/10.1177/073401680202700205>
- Verona, E., & Carbonell, J. L. (2000). Female Violence and Personality Evidence for a Pattern of Overcontrolled Hostility among One-Time Violent Female Offenders. *Criminal Justice and Behavior*, 27(2), 176-195. <http://doi.org/10.1177/0093854800027002003>
- Ward, T., & Hudson, S. M. (1998). The Construction and Development of Theory in the Sexual Offending Area: A Metatheoretical Framework. *Sexual Abuse: A Journal of Research and Treatment*, 10(1), 47-63. <http://doi.org/10.1177/107906329801000106>
- Weizmann-Henelius, G., Grönroos, L. M., Putkonen, H., Eronen, M., Lindberg, N., & Häkkänen-Nyholm, H. (2012). Gender-Specific Risk Factors for Intimate Partner Homicide A Nationwide Register-Based Study. *Journal of Interpersonal Violence*, 27(8), 1519-1539.
<http://doi.org/10.1177/0886260511425793>

- Weizmann-Henelius, G., Putkonen, H., Naukkarinen, H., & Eronen, M. (2009). Intoxication and violent women. *Archives of Women's Mental Health*, 12(1), 15-25.
<https://doi.org/10.1007/s00737-008-0038-1>
- Weizmann-Henelius, G., Viemerö, V., & Eronen, M. (2003). The violent female perpetrator and her victim, *Forensic Science International*, 133, 197-203.
- Weizmann-Henelius, G., Viemerö, V., & Eronen, M. (2004). Psychological Risk Markers in Violent Female Behavior. *International Journal of Forensic Mental Health*, 3(2), 185-196.
<http://doi.org/10.1080/14999013.2004.10471206>
- Widom, C. S. (2000). Childhood victimization and the derailment of girls and women to the criminal justice system. Dans B. Richie, K. Tsenin, & C. Widom (Eds.), *Research on women and girls in the criminal justice system* (pp. 27-36). Washington, DC: National Institute of Justice.
- Wilczynski, A. (1997). *Child Homicide*. Greenwich Medical Media.
- Yourstone, J., Lindholm, T., & Kristiansson, M. (2008). Women who kill: A comparison of the psychosocial background of female and male perpetrators. *International Journal of Law and Psychiatry*, 31(4), 374-383. <http://doi.org/10.1016/j.ijlp.2008.06.005>
- Zhang, L., Welte, J. W., & Wieczorek, W. W. (2002). The Role of Aggression-Related Alcohol Expectancies in Explaining the Link Between Alcohol and Violent Behavior. *Substance Use & Misuse*, 37(4), 457-471. <http://doi.org/10.1081/JA-120002805>

Annexes

Annexe I

Entrevue semi-dirigée

Recherche : « Le processus de passage à l'acte homicide chez les femmes »

Consigne de départ pour l'entrevue :

Merci d'avoir accepté de participer à cette entrevue. Le but de la recherche est mieux comprendre le processus par lequel vous en êtes venus à commettre un homicide. Je vais vous poser plusieurs questions sur votre vie en général, la période de 6 mois avant votre délit, le jour du délit, son déroulement et le contexte dans lequel il s'est déroulé. Je vais aussi vous demander des questions sur vos pensées, vos émotions, vos comportements et l'expérience que vous avez vécue par rapport à votre délit.

Avant de commencer, j'aimerais vous rappeler que vous n'êtes pas obligé de répondre à ces questions et que vous pouvez vous retirer de l'entrevue à tout moment, sans me donner d'explications. J'aimerais aussi vous rappeler mes obligations de rapporter aux autorités compétentes toute information qui me porte à croire que la sécurité ou le développement d'un enfant est compromis ou qu'un danger imminent de mort (y compris par suicide) ou de blessures graves pour une personne ou un groupe existe. Avant de commencer, avez-vous des questions auxquelles je n'ai pas encore répondu ?

Thème 1 : Historique personnel

J'aimerais que vous me décriviez votre vie durant votre enfance et votre adolescence.

Questions additionnelles si nécessaire :

-Avez-vous des difficultés et de quels types?

- Avez-vous des antécédents familiaux (consommation, santé mentale, violence)?
- Comment se déroulaient vos relations interpersonnelles (parents, amis, amoureux)?
- Victimisations (Avez-vous été témoin ou victime de violence) ?
- Quelles ont été vos expériences avec la consommation de drogue et d'alcool ?
- Diagnostic, traitement ou suivi quelconque en lien avec votre santé mentale ?

Selon vous, il y-a-t-il des éléments de votre histoire qui serait lié à votre délit. Si oui, lesquels ?

Thème 2 : Période avant l'homicide

J'aimerais que vous me parliez de la période de 6 mois avant votre délit.

Questions additionnelles si nécessaire :

- Comment décririez-vous votre vie 6 mois avant le délit ?
- Avez-vous rencontré des difficultés particulières à ce moment ? Si oui, lesquelles ?
- Y avait-t-il des événements marquants dans les semaines, jours, heures avant le délit ? Si oui, lesquels ?
- Comment vous sentiez-vous les jours, les heures avant le délit ?
- Comment s'est passée cette journée ?
- À quoi pensiez-vous quelques heures, minutes avant le délit ?

Thème 3 : Déroulement de l'homicide

J'aimerais que vous me parliez de comment s'est déroulé le moment où vous avez commis l'homicide.

Questions additionnelles si nécessaire :

- Quelles raisons vous ont poussée à commettre un homicide ?
- Selon vous, quelle est la cause de votre délit ?
- Comment vous sentiez-vous à ce moment ?
- Quelles idées ou pensées vous ont traversé l'esprit au moment de commettre l'homicide ?
- Qu'avez-vous dit à la victime ou fait à la victime ?
- Comment expliquez-vous que vous avez commis ce geste ?
- Comment vous êtes-vous senti tout de suite après avoir commis ce geste ? Quelles étaient vos pensées ?

Thème 4 : Contexte situationnel

J'aimerais que vous me parliez du contexte entourant votre homicide.

Questions additionnelles si nécessaire :

- Dans quelles circonstances s'est déroulé votre délit ?
- Saviez-vous que vous alliez commettre un homicide ?
- Quel était votre lien avec la victime ?
- Y-avait-il d'autres personnes présentes au moment du délit ? Si oui, comment ont-elles réagi ?
- Comment s'est terminé le délit ? Quelles actions avez-vous posé juste après l'homicide ?
- Avez-vous consommé de l'alcool ou des stupéfiants au moment du délit ?

En terminant, y-a-t-il des éléments qui seraient en lien avec votre délit que nous n'aurions pas abordés ?

Annexe II

FICHE SIGNALÉTIQUE

Recherche : « Le processus de passage à l'acte homicide chez les femmes »

Code : _____

Âge _____

Dernier niveau de scolarité : _____

Source de revenu au moment du délit : _____

Occupation avant incarcération : _____

État civil au moment du délit : _____

Nombre d'enfants au moment du délit : _____

Antécédents criminels (avant le délit) :

_____	_____
_____	_____
_____	_____
_____	_____

Annexe III

DOCUMENT D'INFORMATION

« Le processus de passage à l'acte homicide chez les femmes »

Chercheure étudiante : Marie-Soleil Morin, étudiante à la maîtrise en criminologie,
Université de Montréal
Directrice de recherche : Franca Cortoni, Ph. D., C.Psych., professeure, École de
criminologie, Université de Montréal

1. Objectifs de la recherche

Cette recherche a pour but de mieux comprendre le processus qui entraîne une femme à commettre un homicide, particulièrement en termes de ses perceptions du contexte, de ses émotions et de ses comportements. Pour y arriver, nous comptons avoir le point de vue d'une vingtaine de femmes qui ont vécu une telle expérience.

2. Participation à la recherche

Votre participation consiste à :

- 1) Une entrevue enregistrée d'une durée d'environ 1,5 heures sur votre délit d'homicide, son contexte, son déroulement, la période avant et après le délit et votre histoire personnelle.
- 2) Une fiche signalétique sur vos informations socio-démographiques (âge, scolarité, source de revenu, état civil, nombre d'enfants, antécédents criminels) à remplir.

Enregistrement de l'entrevue : Pour assurer l'intégrité des informations fournies par les participantes, les entrevues seront enregistrées. Aucun nom des participantes ne sera sur les enregistrements. La participante sera identifiée sur l'enregistrement seulement par un code qui se trouvera sur le formulaire de consentement. Les enregistrements seront transcrits intégralement pour permettre l'analyse des données. Une fois transcrites, les audiocassettes seront effacées (aucun enregistrement ne sera gardé une fois que les informations ont été transcrites sur papier).

Fiche signalétique : La fiche signalétique servira à recueillir des informations de base à votre sujet. Aucun nom des participantes ne sera sur la fiche signalétique. La participante sera identifiée sur cette fiche seulement par un code, le même qui se trouvera sur le formulaire de consentement.

3. Confidentialité

Sauf selon les exceptions notées ci-bas, les renseignements que vous nous donnerez demeureront confidentiels. Cette confidentialité est garantie par la Loi canadienne des droits de la personne et elle sera respectée. Chaque participante se verra attribuer un code et seule la chercheuse principale aura la liste des participantes et des codes qui leur seront attribués. Tous les renseignements fournis par les participantes seront conservés dans des classeurs sous clé situés dans un bureau fermé. Les formulaires de consentement seront gardés séparément des données. Conformément aux règlements éthiques sur la recherche de l'Université de Montréal,

les renseignements personnels sur les participantes de la recherche doivent être gardés pendant 7 ans. Conséquemment, les formulaires de consentement seront détruits 7 ans après la fin du projet. Seules les données ne permettant pas de vous identifier seront conservées après cette date. Aucune information au sujet de votre participation dans cette recherche ne sera versée dans vos dossiers institutionnels. De plus, aucune information personnelle à votre sujet ne sera partagée avec d'autres personnes et vous ne serez jamais identifiées dans les diffusions des résultats de cette recherche.

Exceptions à la confidentialité :

En vertu de la Loi sur la protection de la jeunesse, la chercheuse qui a un motif raisonnable de croire que la sécurité ou le développement d'un enfant est compromis, parce qu'il est victime d'abus sexuel ou est soumis à des mauvais traitements physiques par suite d'excès ou de négligence, est tenue de le déclarer au directeur de la protection de la jeunesse.

Également, si vous révélez pendant l'entrevue des informations indiquant que la sécurité de l'institution est menacée ou qu'un danger imminent de mort (y compris par suicide) ou de blessures graves pour vous ou une personne ou un groupe de personne existe, la chercheuse est dans l'obligation soit d'en prévenir la ou les personnes menacées, soit d'en avertir les autorités compétentes.

4. Avantages et inconvénients

Votre participation permettra de contribuer à une meilleure compréhension de ce qui emmène les femmes à commettre un homicide tout en permettant de faire avancer les connaissances sur la délinquance des femmes.

Par contre, il est possible qu'en racontant votre expérience, vous reviviez certaines émotions ou souvenirs émouvants ou désagréables. Si cela se produit, n'hésitez pas à en parler à la chercheuse. S'il y a lieu, la chercheuse pourra vous référer à une personne ressource de votre choix (par exemple, un psychologue).

5. Utilisation future des données et publication des résultats

Il est possible que les données recueillies dans le cadre de cette recherche soient utilisées pour des projets de recherche subséquents de même nature. Veuillez noter qu'une telle utilisation est toujours conditionnelle à l'approbation par un comité d'éthique de la recherche et dans le respect des mêmes principes de confidentialité et de protection des informations.

Des articles scientifiques pourraient être publiés à la suite de cette recherche. La participante qui souhaite en obtenir une copie pourra en faire la demande.

6. Droit de retrait

Votre participation à cette recherche est entièrement volontaire. Votre participation (ou votre non-participation) n'aura aucun impact sur la gestion de votre cas au Service correctionnel du Canada (SCC). Vous êtes libres de vous retirer en tout temps par avis verbal, sans préjudice et sans devoir justifier votre décision. Si vous décidez de vous retirer de la recherche, vous pouvez informer la chercheuse immédiatement, par courriel, à l'adresse indiquée à la dernière page de ce document ou en téléphonant à la directrice de la recherche, au numéro de téléphone indiqué plus bas. Si vous vous retirez de la recherche, les renseignements qui auront été recueillis au moment de votre retrait seront détruits.

7. Indemnités

Conformément aux règlements du SCC, aucune indemnité ne vous sera versée pour votre participation à cette recherche.

Pour toute question relative à la recherche ou pour vous retirer de la recherche, veuillez communiquer avec la chercheuse, Marie-Soleil Morin, à l'adresse courriel marie-soleil.morin@umontreal.ca. Si vous avez des questions additionnelles qui n'ont pas été répondues par la chercheuse ou pour vous retirer de la recherche, vous pouvez communiquer avec Franca Cortoni, directrice de la recherche et professeure à l'École de criminologie de l'Université de Montréal, au numéro de téléphone suivant : 514 343-6582.

Annexe IV

FORMULAIRE DE CONSENTEMENT

« Le processus de passage à l'acte homicide chez les femmes »

Chercheure étudiante : Marie-Soleil Morin, étudiante à la maîtrise en criminologie,
Université de Montréal

Directrice de recherche : Franca Cortoni, Ph. D., C.Psych., professeure, École de
criminologie, Université de Montréal

A) RENSEIGNEMENTS AUX PARTICIPANTES

8. Objectifs de la recherche

Cette recherche a pour but de mieux comprendre le processus qui entraîne une femme à commettre un homicide, particulière en termes de ses perceptions du contexte, de ses émotions et de ses comportements. Pour y arriver, nous comptons avoir le point de vue d'une vingtaine de femmes qui ont vécu une telle expérience.

9. Participation à la recherche

Votre participation consiste à :

- 3) Une entrevue enregistrée d'une durée d'environ 1,5 heures sur votre délit d'homicide, son contexte, son déroulement, la période avant et après le délit et votre histoire personnelle.
- 4) Une fiche signalétique sur vos informations socio-démographiques (âge, scolarité, source de revenus, état civil, nombre d'enfants, antécédents criminels) à remplir.

Enregistrement de l'entrevue : Pour assurer l'intégrité des informations fournies par les participantes, les entrevues seront enregistrées. Aucun nom des participantes ne sera sur les enregistrements. La participante sera identifiée sur l'enregistrement seulement par un code qui se trouvera sur le formulaire de consentement. Les enregistrements seront transcrits intégralement pour permettre l'analyse des données. Une fois transcrites, les audiocassettes seront effacées (aucun enregistrement ne sera gardé une fois que les informations ont été transcrites sur papier).

Fiche signalétique : La fiche signalétique servira à recueillir des informations de base à votre sujet. Aucun nom des participantes ne sera sur la fiche signalétique. La participante sera identifiée sur cette fiche seulement par un code, le même qui se trouvera sur le formulaire de consentement.

10. Confidentialité

Sauf selon les exceptions notées ci-bas, les renseignements que vous nous donnerez demeureront confidentiels. Cette confidentialité est garantie par la Loi canadienne des droits de la personne et elle sera respectée. Chaque participante se verra attribuer un code et seule la chercheure principale aura la liste des participantes et des codes qui leur seront attribués. Tous

les renseignements fournis par les participantes seront conservés dans des classeurs sous clé situés dans un bureau fermé. Les formulaires de consentement seront gardés séparément des données. Conformément aux règlements éthiques sur la recherche de l'Université de Montréal, les renseignements personnels sur les participantes de la recherche doivent être gardés pendant 7 ans. Conséquemment, les formulaires de consentement seront détruits 7 ans après la fin du projet. Seules les données ne permettant pas de vous identifier seront conservées après cette date. Aucune information au sujet de votre participation dans cette recherche ne sera versée dans vos dossiers institutionnels. De plus, aucune information personnelle à votre sujet ne sera partagée avec d'autres personnes et vous ne serez jamais identifiées dans les diffusions des résultats de cette recherche.

Exceptions à la confidentialité :

En vertu de la Loi sur la protection de la jeunesse, la chercheuse qui a un motif raisonnable de croire que la sécurité ou le développement d'un enfant est compromis est tenue de le déclarer au directeur de la protection de la jeunesse.

Également, si vous révélez pendant l'entrevue des informations indiquant que la sécurité de l'institution est menacée ou qu'un danger imminent de mort (y compris par suicide) ou de blessures graves pour vous ou une personne ou un groupe de personnes existe, la chercheuse est dans l'obligation soit d'en prévenir la ou les personnes menacées, soit d'en avertir les autorités compétentes.

11. Avantages et inconvénients

Votre participation permettra de contribuer à une meilleure compréhension de ce qui emmène les femmes à commettre un homicide tout en permettant de faire avancer les connaissances sur la délinquance des femmes.

Par contre, il est possible qu'en racontant votre expérience, vous reviviez certaines émotions ou souvenirs émouvants ou désagréables. Si cela se produit, n'hésitez pas à en parler à la chercheuse. S'il y a lieu, la chercheuse pourra vous référer à une personne ressource de votre choix (par exemple, un psychologue).

12. Utilisation future des données et publication des résultats

Il est possible que les données recueillies dans le cadre de cette recherche soient utilisées pour des projets de recherche subséquents de même nature. Veuillez noter qu'une telle utilisation est toujours conditionnelle à l'approbation par un comité d'éthique de la recherche et dans le respect des mêmes principes de confidentialité et de protection des informations.

Des articles scientifiques pourraient être publiés à la suite de cette recherche. La participante qui souhaite en obtenir une copie pourra en faire la demande.

13. Droit de retrait

Votre participation à cette recherche est entièrement volontaire. Votre participation (ou votre non-participation) n'aura aucun impact sur la gestion de votre cas au Service correctionnel du Canada (SCC). Vous êtes libres de vous retirer en tout temps par avis verbal, sans préjudice et sans devoir

justifier votre décision. Si vous décidez de vous retirer de la recherche, vous pouvez informer la chercheuse immédiatement par courriel, à l'adresse indiquée à la dernière page de ce document ou en téléphonant à la directrice de la recherche, au numéro de téléphone indiqué plus bas. Si vous vous retirez de la recherche, les renseignements qui auront été recueillis au moment de votre retrait seront détruits.

14. Indemnités

Conformément aux règlements du SCC, aucune indemnité ne vous sera versée pour votre participation à cette recherche.

B) CONSENTEMENT

Déclaration du participant : Je déclare avoir pris connaissance du présent document dont j'ai reçu une copie; comprendre le but de l'étude en question; avoir eu la possibilité de parler de ma participation; et avoir eu suffisamment de temps pour y réfléchir lors du processus de consentement. Après réflexion, je consens librement à prendre part à cette recherche. Je sais que je peux me retirer en tout temps sans préjudice et sans devoir justifier ma décision.

- J'accepte que l'entrevue soit enregistrée. ☐ OUI ☐ NON
- J'accepte que les données recueillies dans cette recherche soient utilisées pour d'autres projets de recherche de même nature, à condition qu'ils soient approuvés par un comité d'éthique de la recherche et dans le respect des mêmes principes de confidentialité et de protection des informations.

☐ OUI ☐ NON

Signature de la participante : _____

Date : _____

Nom : _____

Prénom : _____

Code : _____

Désirez-vous recevoir une copie des articles publiés à la suite de cette recherche ? Oui ____ Non ____

Si oui, veuillez indiquer une adresse postale à laquelle les copies seront envoyées :

Veuillez indiquer une adresse courriel à laquelle les copies seront envoyées :

Déclaration de la chercheure

J'ai expliqué à la participante les conditions de participation au projet de recherche, notamment, le but, la nature, les avantages, les risques et les inconvénients de la recherche. J'ai répondu au meilleur de ma connaissance aux questions posées et je me suis assurée de la compréhension de la participante.

Signature de la chercheure : _____

Date : _____

Nom : _____

Prénom : _____

Pour toute question relative à la recherche ou pour vous retirer de la recherche, veuillez communiquer avec la chercheure, Marie-Soleil Morin, à l'adresse courriel marie-soleil.morin@umontreal.ca. Si vous avez des questions additionnelles qui n'ont pas été répondues par la chercheure ou pour vous retirer de la recherche, vous pouvez communiquer avec Franca Cortoni, directrice de la recherche et professeure à l'École de criminologie de l'Université de Montréal, au numéro de téléphone suivant : 514 343-6582.

Toute plainte relative à votre participation à cette recherche peut être adressée à l'ombudsman de l'Université de Montréal en appelant au numéro de téléphone 514-343-2100 ou en communiquant par courriel à l'adresse ombudsman@umontreal.ca (**l'ombudsman accepte les appels à frais virés**).